

Du Pays Sézannais

n°10. septembre 2009



**NOUVEAU !
PERMIS REMORQUE
PACK WEB. CODE EN LIGNE**



AUTO ÉCOLE INTERSECTION

70 place de la République 51120 Sézanne

03 26 42 56 19

www.autoecole.intersection@orange.fr



2 autres bureaux à votre disposition :

65 rue Maréchal Foch 51230 Fère Champenoise

Z.A. du Petit Étang 51120 Sézanne



Meubles Schumer

Magasin d'exposition
Atelier de fabrication
Atelier de tapisserie

Meubles et cuisines
sur mesure

7, avenue Jean-Jaurès
51120 SÉZANNE
Tél. 03.26.80.61.78
Fax 03.26.81.35.46

L'institut & Vous

La Beauté en Cadeau !

7 rue Jean Jolly 51120 Sézanne 03.26.81.11.37

www.linstitutsezanne.fr

optique médicale

OPTIQUE MEDICALE

OPTICIENS DIPLOMÉS
CONTACTOLOGIE

13 PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
51129 SEZANNE
TÉL. 03 26 80 54 78
optique.medicale@hotmail.fr

Chantal PLIEZ

Art Floral

Toutes compositions florales toutes cérémonies
LIVRAISON À DOMICILE

52, place de la République - 51120 SÉZANNE
Tél. 03 26 80 54 51 - Fax : 03 26 81 66 58
Commandez par ☎ réglez par

www.artfloral51.interflora.fr

Champagne Maurice Dugay

29, rue d'Epemay
Tél : 03 26 80 60 73 et 03 26 80 52 79
Caveau voûté 30 places - Salle de réception 120 places
Structures extérieures 250 places - Parking

Commandes spéciales

Nous pouvons réaliser votre étiquette personnalisée sur commande pour marquer un événement (mariage, naissance, communion, anniversaire, réunion familiale) ou une manifestation (fête sportive, commémoration, etc...) N'hésitez pas à nous contacter au : 03 26 80 60 73 Prix spéciaux pour commandes importantes

à consommer avec modération

GORLICKI MARIE
graphiste plasticienne

www.la-boulangerie.net
marie@la-boulangerie.net
06 08 90 95 77

La Boulangerie
CRÉATION
ARTISTIQUE
CULTURELLE

Magasin Pourquoi Pas !

Prêt-à-Porter féminin du 34 au 52

Une mode pour tous les budgets.
Arrivage tous les 15 jours.

9 place Halle
51120 SEZANNE
03 26 42 86 43

La Cave des Lombards

14 Rue PAUL DOUMER SEZANNE
03 26 42 94 03
pour particuliers, professionnels et collectivités.

l'abus d'alcool est dangereux pour la santé à consommer avec modération.

Ets RENARD

2, place du Marché - 51120 Sézanne

Tous travaux peinture - Revêtements de sols
Droguerie - Cadeaux -
Vitrerie - Papiers peints

Tél. 03 26 80 70 40 Fax 03 26 80 21 53

La Croix d'Or

HÔTEL** RESTAURANT
Jean-Claude Dufour

53, rue Notre-Dame
51120 SÉZANNE
Tél. +33 (0)3 26 80 61 10
Fax +33 (0)3 26 80 65 20
www.hotel-lacroixdor.fr
Service Traiteur

Entreprise de Peinture Lorentz

Conseil en décoration
Peinture haute gamme
«Flamant et Farrow & Ball»
Papier peint Casadéco
Staff et Patine «La Magie des Couleurs»

Tél : 03 26 80 60 07
Fax : 03 26 80 48 83
Mail : lorentz-fils@wanadoo.fr

Le Relais Champenois



157, rue Notre-Dame
51120 SEZANNE

Tél. 03 26 80 58 03
fax : 03 26 81 35 32

www.relaischampenois.com
email : relaischamp@infonie.fr

Patrice et Marie-Josée Fourmi

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE

G. A. E. C.



**René
GROSMORT**

PLANTES À MASSIF
PLANTES FLEURIES
COMPOSITIONS DE
PLANTES POUR
TOUTES CÉRÉMONIES
(Mariage, deuil, etc...)

21, rue de Châlons
51120 SÉZANNE

Tél. 03.26.80.50.58
Fax 03.26.42.76.34

L'ATELIER DU MENAGER



22 rue Paul Doumer - 51120 SEZANNE
☎ 03 26 81 45 51

*13'Original
Coiffure*

HOMME - FEMME - ENFANT

Sylvie POLPRÉ
13, rue Léon-Jolly
51120 SÉZANNE

Tél : 03 26 80 63 00

www.salon13original.com - pylvie@aol.com

LA MAGIE D'ORIENT

Produits Orientaux
Produits cosmétiques
Huiles Essentielles
Huile d' Argan
Artisanats
Bougies
Epices

5 rue Léon Jolly 51120 Sezanne 03 26 81 43 25



Optic 2000

www.optic2000.com

Optic 2000
52 place de la République
51120 SÉZANNE
03 26 80 55 24



AVIVA

Gérard & Catherine CHAUDON
Agents Généraux
Assurances et Placements

« Pérenniser le passé et assurer votre avenir »

14, Rue Bouvier Sassot 51120 SEZANNE
tél.: 03.26.80.60.86 fax: 03.26.81.37.22

chaudon-sezanne@aviva-assurances.com
N° ORIAS: 07009229 & 07009226

édito

Édito

ÉDITO

Un matin de rosée

Un matin, c'est comme le départ d'une nouvelle vie. On n'est jamais sûr que la longue césure nocturne ait sauvé les labeurs, ni même les espoirs d'avant. Car tout évolue, en partie à notre corps défendant. Et l'écheveau conçu la veille se retrouve à l'aube encore plus incompréhensible. Toutes les périodes du temps sont sujettes à bilan : une carrière entière, un jubilé, une décennie, une année, voire quelques jours... Mais le bilan ne propose qu'une photographie à un seul instant. Alors que la distance a été semée de mouvements positifs, et d'autres négatifs ; aux évolutions propres, lentes pour certains, rapides pour d'autres. L'idée du « fleuve tranquille » n'appartient qu'aux consommateurs éperdus et perdus de la télévision. Les gens à qui on donne la possibilité de lire et qui s'en saisissent, savent la vanité des positions, la précarité des postures et la fragilité des choses.

Dix ans de « Pays Sézannais » ont engrangé cette dimension. Des hommes méritants sont devenus des personnalités historiques (Maurice Dervin poursuit sa quête sur son village de Pleurs. Il complète pour notre plus grand plaisir son livre paru en 1996). Des artistes de terrain, chacun dans leur domaine, « regardent » notre époque et nous en livrent une interprétation (la leur) par leurs créations, d'après des grilles de lectures spécifiques

(Maryse Renard, Anaël Topenot, Jean-François Maillet, Jean-Pierre Beal). Des tranches de vie rappellent ce qui fut, dans l'adversité, dans la solidarité (Madame Lepont, Père Albert Mathieu). Des lieux tiennent serrés dans leurs murs, entre leurs arbres, dans le recoin d'une porte, sur la margelle d'un puits, les gestes ancestraux, très vite disparus (Josiane Gilson ravive le souvenir des travaux aux boeufs qu'elle a connus). La mutation étourdissante de la ruralité s'est produite en une seule génération ! Une autre, sans doute beaucoup plus périlleuse et dont nous ignorons le terme, se déroule aujourd'hui, qui risque de nous conduire à la catastrophe. Des signaux sont locaux. Les guetteurs comme Éliane Geeraerts et Monique Béguin nous alertent... mais les responsables n'entendent pas. Les signaux sont surtout planétaires, et médiatiques... spectaculaires comme le brusque changement climatique et l'effondrement des ressources de pétrole.

Heureusement que Georges Valadis nous emporte dans l'étourdissement nostalgique de sa poésie. Il chante autant le défilement du temps que le génie créateur récidiviste et obstiné attelé à son ouvrage, comme Pénélope à sa toile. La décennie du « Pays Sézannais » s'achève sur un matin de rosée. Ce sont des matins de rosée qui augurent de fastes journées.

René Guyot

sommaire

TRANCHES DE VIE

1951-1960 : un bail à Broyes

par Albert MATHIEU

ARTISTE CONTEMPORAIN

Une visite chez Anaël

par Maryse MAHMOUDIAN-RENARD

HISTOIRE LOCALE

La vie quotidienne au château des Épées à la fin du XIX^e siècle

par Josiane GILSON

BOTANIQUE

**Les petites routes... qui ont encore parfois
...une ligne d'herbe en leur milieu**

par Monique BÉGUIN

NATURE ET CADRE DE VIE

Un patrimoine naturel en danger : le busard

par Éliane GEERAERTS

ATELIER D'ART PLASTIQUE

30 ans d'enseignement artistique à l'atelier d'Anaël Topenot

par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

SOUVENIRS DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

L'exode et l'occupation à Sézanne

Témoignages

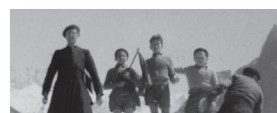
par Claudie LEPONT

ASSOCIATION CULTURELLE

Chant' Morin connaît la chanson

par Chant' Morin et Jean-Pierre BEAL

page 8



page 15



page 18



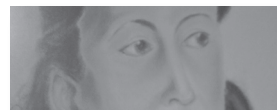
page 24



page 27



page 34



page 40



page 47



BIOGRAPHIE HISTORIQUE

Loyse de Pleurre épouse Jean Mauroy (de Troyes) en 1541

Par Maurice DERVIN

MUSIQUE

Les P'tits Marins du Grand Morin

par Jean-François MAILLET

PORTRAIT D'AUTEUR

Regard sur Maryse Renard

Propos recueillis par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

POÉSIE

Chut !... ; J'ai quatre vains ans

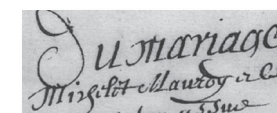
par Georges VALIADIS

NOTES DE LECTURE

La Moussaillonne ...et autres contes *par Élisabeth DEMEUEVE*

Un romancier aux Essarts-les-Sézanne *par René GUYOT*

page 54



page 58



page 63



page 66



page 67

Du Pays Sézannais – n°10 – septembre 2009

Publication du Centre d'Étude du Pays Sézannais

Directeur de la publication et rédacteur en chef : René Guyot

Ont collaboré à ce numéro : Catherine Allex, Viviane Arnoux, Christian Bart, Jean-Pierre Beal, Etienne Begouen, Monique Béguin, Denise Borgioli, René Bourgoin, Florent Brisson, Jean-Luc Brocard, Danièle Cercellier, Maryse Charbaut, Margaux Charleux, Elisabeth Demeuve, Maurice Dervin, François Gaspar, Eliane Geeraerts, Gilles Gervasi, Josiane Gilson, Agnès Guesnon, René Guyot, Claudie Lepont, Pierre-André Lestocart, Jean Maclin, Jean-François Maillet, Simon Makolondra, Monique Marquet, Alexandre Niess, Annette Prevost, Maryse Renard, Marlyse Rosay, Tomek Rossa, Anaël Topenot, Jacqueline Touchais-Yanca, Georges Valiadis

Direction artistique, maquette et mise en page : Marie Gorlicki  www.la-boulangerie.net / marie@la-boulangerie.net

Contacts (courrier des lecteurs, publicité, rédaction) :

CENTRE D'ÉTUDE DU PAYS SÉZANNAIS,

11, place de la mairie, 51120 PÉAS.

Tél. : 03 26 81 41 58 Site internet : <http://www.ceps.ovh.org/spip/>

n° ISSN : 1298-0706

Imprimé par : Lemaire et Thiebaut, Sézanne



1951-1960 : un bail à Broyes

par Albert MATHIEU

Avec le temps, les souvenirs de jeunesse ont un parfum très agréable ; ils se purifient des difficultés de l'instant et deviennent assez facilement une sorte d'épopée qu'on aime à évoquer, à savourer, et quelques fois à embellir. Je vais essayer d'illustrer neuf années passées à Broyes près de Sézanne. Ces années ont été riches d'activités et d'entreprises spécialement au service des enfants et de la jeunesse et même de tout le village. À l'époque la commune comptait 630 habitants et l'école pratiquement une centaine d'élèves.

Les péripéties d'une nomination de curé (docs. 9 et 11)

J'ai été ordonné prêtre à Fère-Champenoise le 19 décembre 1948 et je suis arrivé vicaire de Sézanne le dimanche 02 janvier 1949 pour une présence de 32 mois. Dans les activités des vicaires il y avait l'organisation des colonies de vacances. En l'année 1951 celles-ci se sont installées à Saint-Estève près de Grenoble ; d'abord celle des garçons, puis celle des filles. Au retour de cette seconde session il y avait des traditions immuables : l'arrivée se faisait à la gare même si on était revenu par la

route. Et il y avait un défilé triomphal de fanfare et de gymnastique de la « Sézannaise » et de l'« Élan Sportif » au son des clairons et des grosses caisses. Il fallait remonter la rue Jean Jaurès, la rue Notre-Dame, la place de la République, la rue Léon Jolly, et puis pour le terminus débarquer dans la cour de l'école Saint-Denis. Il fallait réveiller toute la population sézannaise dans une démarche triomphale pour affirmer haut et fort la vitalité de l'église catholique. C'est pendant cette marche quasiment délirante que mon confrère l'abbé Laplaige m'annonce tout de go et sans précaution qu'il avait son changement... pour aller à 5 kilomètres, à Broyes.

La soirée de cette journée était laborieuse. Il fallait remettre les enfants aux parents, les bagages, les papiers de santé, les bons de subventions, etc... Je suis rentré sous mon toit aux alentours de minuit. Le lendemain j'ai eu une conversation un peu prolongée avec mon cher confrère ; ensuite un long silence est tombé sur la question et je me suis douté qu'il se tramait quelque chose en coulisse.

Perché sur un escabeau, en train de remettre une ampoule électrique au plafond, je suis appelé par le téléphone et j'entends la voix de

bronze de Mgr l'archiprêtre Poin-sart : « Monsieur l'abbé, voulez-vous monter. J'ai à vous parler ». J'ai imaginé quelques difficultés avec les familles dont les enfants étaient en colonie de vacances, et ce n'était pas cela du tout. Un peu plus tard, j'arrive au presbytère et j'entends ceci : « Monsieur l'abbé, j'ai une question à vous poser de la part de Monseigneur l'évêque. Voulez-vous aller à Broyes ? ». Après quelques instants de silence, j'ai répondu ceci : « Dans quelle situation va-t-on mettre le Père Robert Laplaige, alors que sa nomination est déjà publiée dans la « Semaine Religieuse » et dans la presse locale ? De plus des papiers ont été distribués dans toute la ville et une collecte est en route pour lui ». Et j'ai entendu ceci : « Cela est son problème et pas le nôtre ». Quelques jours plus tard, je reçois un autre coup de téléphone de Monseigneur Pierrard qui m'a dit : « Je vous remercie, je vais à Mondement le dimanche 11 septembre [1951] et j'aimerais vous rencontrer ». Ce jour là j'ai célébré la messe de dix heures et aussitôt j'ai enfourché mon vélo et je suis monté au château de Mondement. C'était l'heure de l'apéritif, tous les

officiels étaient dans le grand salon, l'évêque m'a aperçu et a demandé à Madame Madeleine Desroches l'autorisation de quitter l'assemblée pour quelques instants. En tête à tête, dans une pièce voisine, en quelques minutes la nomination a été entérinée. Revenu dans le grand salon, Monseigneur Pierrard a demandé quelques instants de silence : « Je vous présente le Père Albert Mathieu, qui est maintenant curé de Broyes et de Mondement ».

Je suis venu effectivement à Broyes le 21 octobre 1951. Je me suis installé dans le presbytère qui était une partie du château seigneurial appelé « Les Pucelles », et cela pour 9 ans.

C'est autour de ce château fort que s'est constitué au cours du temps le village de Broyes, très exactement en bordure du plateau de Brie dominant de presque 100 mètres la plaine de Champagne, les vallées de l'Aube et la Seine, ce qui permet par temps favorable de voir le sommet de la tour de la cathédrale Saint-Pierre de Troyes. Une autre raison d'implantation du village est la présence, à la limite du terrain briard et champenois d'une douzaine de sources.

Un lieu pour l'enfance et la jeunesse (doc. 10)

La guerre qui s'est terminée le 08 mai 1945 a permis le retour en France des cohortes de prisonniers. Il y a eu une poussée démographique importante dans les années qui ont suivi. Le village de Broyes avait 3 salles d'école et il a fallu dans les années 1950-54 en ouvrir une quatrième. Devant l'importance de cette jeunesse, j'ai cherché comment garder des contacts et cela a été facile puisque le presbytère était en face des écoles. À l'étage il y avait une salle assez grande qui a servi d'abord de salle de catéchisme. J'avais remarqué que plusieurs familles nombreuses étaient à l'étroit pour les devoirs du soir. Les enfants qui venaient au catéchisme pouvaient donc rester et s'installer tranquillement s'ils le voulaient.

Dans un deuxième temps j'ai cherché comment organiser les activités autres de ce que l'on appellerait aujourd'hui « les affaires culturelles ».

Il faut évoquer la mémoire de Mademoiselle Hortense Lacroix. Elle avait fait apport au diocèse de sa maison d'habitation pour y



doc. 9 Le Père Mathieu sur le pont de Tancarville



doc. 11 L'église de Broyes en 1959



doc. 10 Jeunes de Broyes dans la salle paroissiale

installer « une communauté religieuse ». Elle était aussi propriétaire de bâtiments assez conséquents d'un débit de boissons. Je lui ai proposé de faire un échange en lui restituant sa maison pour qu'elle fasse apport au diocèse de l'autre établissement. Il m'a donc fallu racheter la licence, ce qui m'a valu d'être officiellement tenancier d'un estaminet pendant un an. Cette maison allait devenir un lieu d'activité fréquenté par l'ensemble de la population. La première

installation mémorable fut la télévision. L'entreprise « Marcel Thomas » de Sézanne vint installer une antenne mobile pour essai avant d'envisager du définitif. J'ai souvenir de la première séance de télévision au rez-de-chaussée à gauche et aussi du fait suivant. Il y eut quelques jours plus tard une sorte de mini-tempête et j'ai entendu un groupe d'enfants partant pour l'école qui disaient aux autres « Va voir, c'est rigolo, on croirait qu'elle s'embrasse les genoux ».

Vivement intrigué, j'ai rapidement compris de quoi il s'agissait : plusieurs haubans avaient cédé, d'où ce spectacle peu commun. La télévision a eu beaucoup de succès. D'abord parce qu'on pouvait prendre en direct la Tour Eiffel, Broyes étant situé à 230 mètres d'altitude. À partir de cette date de nombreux habitants sont venus pour profiter ensemble de soirées télévisées. J'ai même souvenir d'un samedi où il y avait la retransmission d'un match de football. J'étais allé faire un mariage à Allemant et à mon retour j'ai aperçu une file impressionnante de voitures. Je n'ai pu entrer dans ladite salle de télévision tellement il y avait de clients. À la sortie j'ai compté : il y en avait plus de 90. Dans cette maison il eut beaucoup d'autres activités : billard, baby-foot, jeux de société, tennis de table et même catéchisme sans oublier d'autres activités annuelles comme théâtre et kermesse. C'est ainsi qu'il y avait avant l'heure ce qu'on appelle aujourd'hui les activités socioculturelles. Cette maison a été revendue quelques années plus tard, et il n'y a pas si longtemps, un groupe d'anciens jeunes évoquant leurs souvenirs disaient : « en ce temps là le pays vivait, maintenant il est mort ».



doc. 2 02 mai 1954 : Journée des vocations : le cortège



doc. 3 Monseigneur Pierrard au monument aux morts de Broyes, le 02 mai 1954

Une journée exceptionnelle (02 mai 1954) (docs. 2 et 3)

À cette époque qui était encore un temps de reconstruction après les misères de la guerre, les autorités diocésaines invitaient les Prêtres du diocèse à chercher des moyens pour favoriser d'éventuelles vocations. C'est ainsi que j'ai demandé à Monseigneur Pierrard de bien vouloir célébrer une messe absolument pontificale, telle qu'on peut le faire à la cathédrale ou dans quelques églises majeures du diocèse. L'accord n'a pas été facile à obtenir. Au moins deux fois j'ai essuyé un refus pour des raisons pratiques :

« Dans un si petit village, vous ne pourrez pas y arriver... ». En fin de compte l'accord s'est fait et ce dimanche matin 02 mai, tout s'est déroulé comme prévu : procession extérieure avec les servants d'autel, les autorités locales, entrée solennelle, discours du maire, chorale, organiste, diacre, porte-enseignes, etc...

Dans l'après midi nous avons eu une conférence de Mgr Georges Hourdin, fondateur et directeur de l'hebdomadaire « La Vie Catholique ». Il faut savoir qu'il avait à son service une jeune de ce pays de Broyes : Nelly Hauser, famille très connue puisqu'il y avait dix enfants. Après la conférence magistrale de Mgr Georges Hourdin, nous sommes allés rendre visite aux parents et l'illustre parisien m'a dit avant de regagner la capitale : « vous m'avez rendu un très grand service ; j'ai promis pendant des années à Nelly d'aller voir son pays en Champagne. C'est grâce à vous que j'ai tenu ma parole ». Cette journée a comporté aussi l'inauguration de la maison paroissiale et s'est terminée sur la place de l'église par un « jeu scénique » avec montage sonore, paroles et chants de presque trois quarts d'heure.

Les servants d'autel (doc. 8)

Les enfants nés après la guerre formaient une troupe importante, dans les mêmes années que la maison paroissiale. Le groupe s'est étoffé petit à petit pour atteindre les deux douzaines de garçons, puisque à cette époque, le service de l'autel leur était réservé. Je peux évoquer de quelques mots les solennités de Noël, de la semaine sainte et de Pâques ; cela fait partie de l'héritage liturgique de l'Église. Je me souviens d'un congrès national d'enfants de chœurs à Paris. La messe solennelle était à Notre-Dame. Nous nous sommes mis en tenues à Saint-Julien-le-

Pauvre. En entrant dans la cathédrale nous n'avons pas pu trouver de places assises. Nous sommes montés par le bas-côté Nord et on est allé s'asseoir par terre au pied de l'autel. Et j'ai dit : « Si on nous fait déménager, nous ferons grève l'après midi ». Car au Sacré-Cœur de Montmartre c'est notre groupe qui devait assurer la cérémonie de clôture. Au milieu de l'après midi nous sommes allés répéter à Montmartre. Nous nous sommes revêtus une seconde fois dans la chapelle de droite au fonds de la basilique. Nous faisons une entrée solennelle, le grand orgue se déchaîne et l'organiste s'arrête subitement, interpelle du haut de sa tribune : « Qu'est-ce que vous faites ? ». « Comme vous on répète ». La nef du Sacré-Cœur se remplit. Deuxième entrée pour nous avec la présence du cardinal Maurice Feltrin. Tout s'est déroulé parfaitement et au retour, dans la grande sacristie de Montmartre, l'Éminence se précipite sur moi : « Qui êtes-vous ? ». J'explique que nous venons de Champagne, d'un village près de Sézanne ; et le cardinal me dit : « Je sais où est

Sézanne, j'ai été évêque de Troyes » et j'ai poursuivi : « archevêque de Sens, de Bordeaux et maintenant de Paris ». Ensuite l'Éminence en mitre est allée serrer la main de tous les servants d'autel de Broyes. Plus d'un demi siècle après, ils s'en souviennent parfaitement.

Le groupe des servants d'autel n'a cessé de prospérer en cette période. Les grandes activités au cours de l'année étaient le défilé de Mardi-Gras et le ramassage des œufs de Pâques. La journée du samedi saint était consacrée à cette opération. C'est la collection de ces activités, plus les cadeaux en argent faits aux jeunes à l'occasion des baptêmes et des mariages qui a permis de constituer la « cagnotte ». Celle-ci a permis de se procurer du matériel de camping et de financer des déplacements.

Une des activités a été la création d'un petit groupe de chanteurs, une demi-douzaine de jeunes garçons pêchés dans les familles nombreuses. La vedette était le soliste Richard Jacquemard (actuellement en Guyane pour encore quelques temps).



doc. 8 La maison paroissiale

**Pour la jeunesse :
les camps de vacances**
(docs. 1 et 7)

Le premier essai a été quelques jours à Orbais-l'Abbaye, très exactement à la source du moulin « Minette ». Le souvenir marquant est la température plus que froide de l'eau.

Il y a eu une expédition au monastère de la « Pierre-qui-vire », à quelques encablures de la célèbre abbaye qui à l'époque comptait une petite centaine de moines bénédictins. Nous avons confectionné un lieu pour la messe avec une croix en rondin dans le style de « l'atelier du cœur meurtri », spécialité du monastère. Cette croix faisait à peu près deux mètres

et toute la communauté est venue voir, un par un. Mais le souvenir le plus remarquable est qu'on a été pris dans une grève majeure et qu'on ne pouvait plus communiquer avec Broyes et Sézanne. Nous avons été obligés de prolonger le séjour de presque une semaine, et finalement j'ai demandé à l'économe du monastère de me faire crédit sur ma bonne figure.

Pendant deux autres années, nous sommes allés à Sainte-Marie-du-Mont dans la Manche grâce à Charles de Caumont, originaire de ce bourg. Nous sommes arrivés à Carentan et on s'est installé dans un pré de Mgr Léon Martin, à 400 mètres de la plage Utah-Beach, là où les Américains avaient débarqué le 06 juin 1944. En ces années

1954-55 il y avait encore des entreprises qui découpaient des barges et du matériel de ce débarquement. Chaque après midi se passait au bord de l'eau avec des activités spécifiques à la mer, en particulier la pêche. Non loin, il y avait la chapelle de la Madeleine qui n'était pas encore restaurée ; et un des meilleurs souvenirs est l'histoire de la vache embourbée. Vers 20 heures, nous avons entendu des beuglements prolongés à quelques centaines de mètres. L'animal était embourbé à mi-hauteur et n'arrivait pas à se libérer. Tous les gamins se sont déshabillés, ont dégagé la vache par devant et par derrière et ont réussi à la libérer. Il a fallu ensuite un très très sérieux nettoyage.

Au cours des années 1956 et 1957, le camp de vacances a eu lieu dans une carrière au bord du lac du Bourget, très exactement au « Viviers ». L'intérêt principal était d'aller se baigner et de faire d'autres activités plus ou moins aquatiques, comme des sorties à Chambéry (Fontaine des Éléphants appelée communément « les Quatre Sans Culs »), Aix-les-Bains (la stèle où figure le poème « le lac » d'Alphonse de Lamartine), l'abbaye de Haute-Combe (devenue centre touristique, les moines étant partis) et le col de « la Dent du Chat ».

En 1959, un dernier camp à Saint-Gengouph dans un pré, le long de la frontière suisse. J'ai le souvenir d'avoir remplacé le curé du lieu parti en vacances et d'avoir été invité solennellement à la fête nationale suisse, puisque Saint-Gengouph a une partie en France et une autre en Suisse. Nous avons réussi à aller jusqu'à Zermatt au pied du mont Certin que les Suisses appellent le Matterhorn.

De toutes ces expéditions, les participants gardent des souvenirs précis qu'ils évoquent volontiers avec grand enthousiasme.

**Des activités
à la maison paroissiale**
(docs 4, 5 et 6)

Dans la vie du village de Broyes la maison paroissiale a tenu une place non négligeable. En particulier dans les préparations des séances de théâtre et des kermesses.

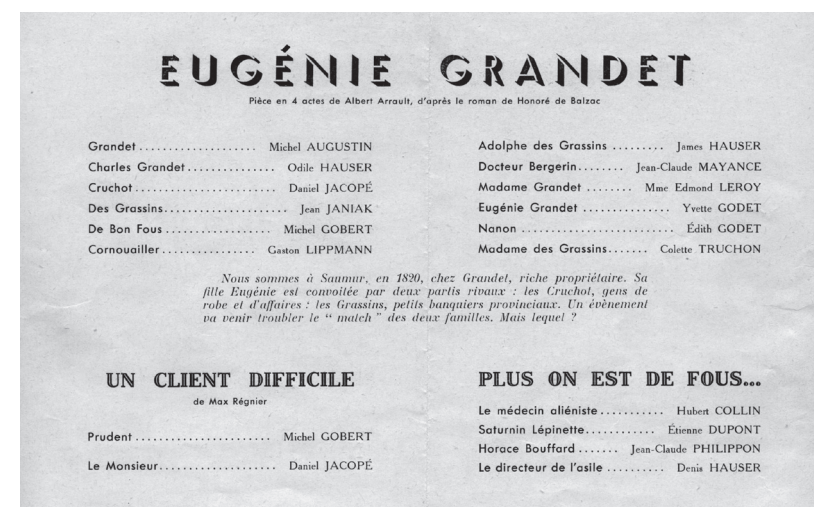
Chaque année il y avait deux ou trois pièces proposées à tout le monde, choix d'abord de l'œuvre, distribution des rôles, répétitions pendant plusieurs semaines, composition des décors et des costumes et de tous les accessoires. Je ne peux plus citer de mémoire l'ensemble du répertoire, mais je peux me souvenir des « Misérables » de Victor Hugo et « On purge bébé » de Feydeau. Chaque pièce était donnée trois fois : samedi soir, dimanche après midi et dimanche soir. Il est arrivé aussi que l'équipe d'acteurs fasse des voyages, par exemple en novembre à Chambord. Nous avons eu une vision du château dans une brume magnifique.

Les kermesses ont eu lieu chaque année, souvent en début septembre. Le but était de rassembler la population dans des réjouissances et des moments agréables et aussi pour récupérer quelque argent afin d'assurer le fonctionnement d'une maison de ce genre.

J'évoque seulement trois souvenirs. Une kermesse avec un groupe folklorique breton qui avait dansé et chanté en abondance, une autre avec un groupe cynophile (présentation et dressage de différentes races canines) et enfin la venue d'une escadrille de l'armée de l'air de la base 112 de Reims survolant les lieux en plusieurs passages.



doc. 4 Kermesse 1960 à Sézanne, devant l'église



doc. 5 Carton de la compagnie de théâtre



doc. 6 L'équipe théâtrale
sur la scène



doc. 7 Colonies de vacances : la mer de glace



doc. 1 Colonies de vacances : un autel en plein air

Les cérémonies de Mondement

Le monument de Mondement en souvenir de la première bataille de la Marne en septembre 1914 a été édifié juste avant la guerre de 1939 et son inauguration a été annulée. Elle a eu lieu en 1951.

À chaque cérémonie anniversaire la population de la région se mobilise, ainsi que l'autorité militaire. Il y avait chaque année la messe célébrée en plein air, plutôt derrière le monument, laissant l'autre côté pour les différents défilés de l'armée. Cette cérémonie a été présidée assez souvent par notre évêque de Châlons-sur-Marne Monseigneur Pierrard. J'ai souvenir d'avoir invité pour la prédication le Père Gabriel Bridet originaire de Châtres, à l'époque aumônier

général de l'armée de l'air française. J'ai souvenir aussi d'un dimanche matin particulièrement arrosé où il a fallu se réfugier dans la petite église communale qui est tout à côté. Le dépôt de munitions d'Allemant, qui se situe à un kilomètre environ, était partie-prenante de ces festivités.

Lorsque je suis arrivé à Broyes le 21 octobre 1951 l'autorité diocésaine m'avait laissé entendre que je n'y finirai pas mes jours. C'est ainsi que j'ai terminé mon mandat en septembre 1960. C'est toujours un arrachement quand il faut faire ses bagages et partir pour un nouvel horizon. Il y a, à la fois des regrets pour ce qu'on laisse, et des inquiétudes pour ce que l'on va trouver en réalité.

Dans l'engagement qui est pris au moment des ordinations, nous savons bien que nous nous engageons au service d'un diocèse pour des fonctions qui peuvent être totalement diversifiées. S'il faut faire confiance à la providence, on ne peut s'empêcher de demeurer des êtres humains sensibles aux amitiés, aux relations et au travail fait ensemble. C'est beaucoup plus que des souvenirs. Et chacun doit accomplir son chemin avec au cœur une véritable joie tempérée d'une paix inébranlable.

(doc. 12)



doc. 12 La fameuse deudeuche : août 1959



Une visite chez Anaël

par Maryse MAHMOUDIAN-RENARD

Sézanne réserve des surprises. Anaël Topenot Del Debbio a élu domicile en 1973 dans la rue Haute, une rue bordée de petites maisons mitoyennes qui semble n'avoir rien de très remarquable. Or la porte franchie, après avoir gravi un escalier de bois plutôt malaisé on se trouve tout de suite dans un monde surprenant, un haut grenier plein de lumière, l'atelier où Anaël Topenot fait partager son grand savoir dans le domaine des arts à des élèves. Un lieu un peu magique, empli d'une accumulation d'objets, improbable mais organisée, objets qui deviennent quand il le faut sujets d'étude.

Tout de suite l'histoire nous rattrape, Anaël précise que l'escalier, les chevalets, trois hauts tabourets maculés de peinture, viennent de l'Académie Julian quand celle-ci fut fermée. Mais qu'est-ce que l'Académie Julian et par quel hasard ces meubles sont-ils arrivés dans un grenier de Sézanne ?

« Dessin, peinture et sculpture sont des arts manuels. Si le génie ne s'apprend pas, une pratique décente s'enseigne. Un enseignement concret et de solides bases académiques sont nécessaires ».

Sur ces principes Rodolphe Julian fonda en 1868 l'académie qui porte son nom pour accueillir français et étrangers, sans distinction d'âge ni de milieu, une école d'art où on entre et d'où on sort à son gré, où l'enseignement est dispensé sans dogmatisme, où l'atmosphère plus libre, plus conviviale est bien différente de celle des Beaux-Arts par exemple. Et, ce n'est pas sa moindre innovation, cette académie est ouverte aux dames ! Dans des ateliers séparés certes, mais l'enseignement est désormais, dès 1880, accessible aux femmes qui jusqu'alors n'étaient bienvenues dans les ateliers que dans le rôle de modèles plus ou moins vêtues.





Et ce n'est pas un hasard si tabourets et chevalets âgés de cent quarante et un ans - qui ont peut-être servi à Derain, Vallotton, Fernand Léger, Marie Bachkirtseff pour ne citer qu'eux parmi tous les grands noms qui ont fréquenté l'académie - sont parvenus jusqu'ici, André Del Debbio, sculpteur, mari d'Anaël, fut de 1946 à 1996 le Directeur de cette académie. Ce n'est pas le lieu de parler de la riche carrière d'André Almo Del Debbio comme artiste, comme maître, comme témoin de la vie artistique du siècle dernier à Montparnasse, retracée par sa femme et son fils dans un volume. Disons seulement qu'à cent un an passés, Monsieur Del Debbio qui a cessé d'enseigner depuis peu, revient tout juste d'un voyage à Carrare où il fut accueilli magnifiquement par la municipalité du village où il est né et qu'il a quitté à l'âge de trois ans. Comme s'il avait voulu revenir à sa source et enclorre toute sa vie dans le marbre.

Mais c'est d'Anaël Topenot qu'il s'agit ici. Entrée comme élève dans cette académie pour travailler le modèle vivant, sur le conseil de ses professeurs de dessin, elle y étudiera, elle posera plusieurs fois pour différents artistes et rencontrera André Del Debbio. En 1968 elle deviendra massière. Massière, massier, un mot à découvrir. Être massière, c'est être cheffe d'atelier, choisir le modèle sur lequel travailler, faire les corrections, en somme assumer le rôle du maître en son absence. Être massière à l'Académie Julian n'est pas une petite affaire, l'académie est encore une référence dans le monde entier, considérée, aux États-Unis et au Japon particulièrement, comme l'équivalent des Beaux-Arts. Un enseignement concret et de solides bases académiques sont nécessaires...



Anaël et son mari ont écrit sur la sculpture, mais elle est aussi pédagogue. Un ouvrage non publié intitulé ...sur l'ART, témoigne d'un travail approfondi et d'une réflexion qui certainement éclaireront le contenu, l'orientation des cours d'Anaël. Il y est question bien sûr d'Histoire de l'Art, de l'âge des cavernes à nos jours, un tour d'horizon de la sculpture mais surtout de la peinture à travers les siècles sans oublier les grands noms d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Flandres. Travail précieux qui replace les peintres qui nous sont plus ou moins connus dans une chronologie et donne des éclairages sur les différentes écoles.

Elle s'attarde sur *L'Art et la femme*. Certes représenter la femme a toujours été une préoccupation des artistes, des femmes comme Madame Pompadour ont protégé les arts mais les femmes elles-mêmes, ont voulu affirmer leur personnalité en devenant peintre ou sculpteur. Camille Claudel, élève, collaboratrice, muse, amie de Rodin qui perdit la raison quand il l'abandonna, est sans doute l'exemple le plus connu de cette difficulté des femmes à se faire reconnaître et accepter en tant qu'artiste dans le monde fermé des artistes hommes. Élisabeth Vigée-Lebrun qui entra à l'Académie, laissa outre son œuvre peint des mémoires qui la montrent fervente combattante pour la cause des femmes. Son mari, tout un temps, empocha la totalité de l'argent qu'elle gagnait et cela passait pour normal. George Sand était aussi une aquarelliste de talent...

Mais cet ouvrage traite aussi de questions très techniques celles qui concernent techniques et supports, la perspective, la composition, la couleur, le modelage, le moulage. Bref un vrai manuel dont la publication serait sans aucun doute appréciée.

Faire connaître d'autres artistes est aussi une préoccupation d'Anaël et La Revue du Centre d'Études du Pays Sézannais a publié en juin 2000 une interview de Jean Campistron qu'elle a menée et que les lecteurs sauront retrouver mais aussi, en 2003, de Janez Zorko, sculpteur. Les deux artistes évoquent avec nostalgie le souvenir du Montparnasse où ils avaient leurs ateliers, où ils ont eu la chance de vivre « *la fin d'une époque* » où régnait « *une ambiance, une atmosphère, un état d'esprit, des rencontres extraordinaires, la liberté de vivre avec peu de moyens...* ».

Alors pourquoi Sézanne ? Pour l'espace, pour cette vision d'espace illimité, des champs s'étendant jusqu'à l'horizon lointain, *là où tout peut commencer ou recommencer* et aussi ajoute Anaël une petite attirance pour le vignoble qui lui rappelait ses racines bourguignonnes.

Retour dans l'atelier de Sézanne sous les toits : une porte basse, surprise, ouvre de plein pied sur une terrasse au niveau du jardin, à flanc de colline. Et Anaël nous conduit dans un autre atelier, une véranda en pleine lumière où elle nous fait découvrir enfin son propre travail. De petites sculptures si blanches, qui semblent si douces qu'on ne peut résister à caresser légèrement. Marbre ou céramique ? Ni l'un ni l'autre, de la craie tout simplement, transfigurée, dense, lisse où la lumière pose des reflets, des nuances et des ombres. Le contraste avec tout un tas de blocs de craie brute sur le sol est frappant. Des tableaux debout, dos tournés, entassés. Anaël se revendique « *Peintre de l'Industrie* » et aussi « *Peintre témoin de son temps* ». Elle cite Rodin disant : *La beauté est partout pour qui la comprend et la veut*. Ses études artistiques et académiques, des connaissances en architecture, une études des styles en ameuble-

ment *l'ont conduite à s'intéresser aux formes et aux volumes, puis plus spécialement à la beauté des mécanismes et des machines*. Une grande fresque sur un mur extérieur d'une maison de champagne sézannaise qu'elle vient de restaurer, témoigne de son désir d'être témoin non seulement de l'aventure industrielle mais aussi agricole et viticole. Elle parcourt les entreprises, carnet de croquis et appareil photo en main et viennent sous sa main des toiles qui mettent en œuvre sa rigueur architecturale, sa science de la composition et des couleurs. Mais ces tableaux révèlent aussi la qualité de son regard qui choisit des fragments de ces machines bien concrètes, se les approprie et ses toiles donnent à voir des tableaux que l'on peut juger non figuratifs. Toute une éducation du regard pour trouver la beauté là où, soit habitude, soit éducation, on ne la cherche pas.

Mais ce grand talent n'a pour égal qu'une grande discrétion. Anaël ne se met pas en avant, ne parle guère de ses expositions. En la quittant on se dit qu'il faut absolument revenir, voir plus de ses œuvres, en revoir certaines inscrites durablement dans le souvenir.





La vie quotidienne au château des Épées à la fin du XIX^e siècle (doc. 1)

par Josiane GILSON

Je retrace en quelques paragraphes la vie quotidienne au XIX^e siècle. Cette époque me fascine. Par leurs labeurs, des hommes authentiques, attachés à la terre, démontrent à quel point les conditions de la vie rurale sont facilitées aujourd'hui.

Sur la terre collante et lourde de la Brie s'élèvent une grande maison bourgeoise, trois fermes et un pavillon de chasse : « Les Épées ». Cette dénomination m'intrigue ! A-t-on retrouvé une ou plusieurs épées suite à des batailles ancestrales qui se seraient déroulées sur les lieux ? Ou des guerriers y auraient-ils vécu ?



doc. 1 : Photo de l'auteur à 5 ans ;
traite à la main de « Rougeotte ».

On peut apercevoir le lieu-dit « La Lune », de la route de Lachy, menant aux Essarts-les-Sézanne. À la croisée des chemins se dressent douze séquoias centenaires. Malheureusement la tempête de 1999 en a dévasté une partie ; parmi les douze arbres, quatre ont été ravagés. (doc. 2)

Le château des Épées, au XIX^e siècle, culmine au centre du domaine

Le chemin situé au Nord de ce site (« La Lune ») mène au hameau. Trois fermes le délimitent, et cachent une grande maison bourgeoise, appelée « château » en 1822, et « manoir » en 1970.

Une toiture en zinc patinée, restaurée en 2000 coiffe la partie la plus élevée de cette demeure bâtie dès le XIX^e siècle. Elle fut reconstruite en différentes étapes ; la dernière en 1880. De belles ardoises naturelles aux reflets mauves, couvrent l'aile droite de la façade quelque peu décrépie, et laissant apparaître ça et là quelques vieilles pierres meulières ramassées dans les champs et calées au sable, lui conférant sa solidité. Des pierres de gré encadrent la porte d'entrée, en arcade plein cintre, soulignée

de briques. L'aile Ouest du château s'étire devant un parc herbu où domine un platane bicentenaire. À 100 mètres de là s'ébattaient des canards dans une mare, les eaux pluviales et celles des fermes l'alimentent toujours.

C'était un endroit magnifique et mystérieux à la fois, éveillant depuis toujours ma curiosité.

Dans ce petit château du XIX^e siècle, des personnages de condition noble ou bourgeoise y vécurent. Leurs personnalités ont laissé une empreinte certaine dans l'évolution du patrimoine, parfois d'une façon un peu énigmatique. Ainsi de Félix Dursus, agronome distingué, né le 26 octobre 1804 et décédé le 27 avril 1884 aux Épées, et propriétaire de 1822 à 1884. De temps en temps certains venaient vérifier l'activité de la propriété : grands bourgeois de Paris, avocats, notaires... (parfois de passage).

Ce « seigneur », maître des lieux, régnait sur les trois fermes et résidait au château. Chaque jour, à heure précise, le matin ou l'après-midi, Félix Dursus imposait son autorité à ses commis et charretiers qu'il rassemblait devant sa demeure, au son d'une cloche (qui servait aussi à les appeler pour la soupe). Dans la journée, il se promenait, parcourait le domaine à cheval, observait et évaluait le travail effectué. Monsieur Dursus planifiait alors l'ouvrage pour le lendemain. (docs. 3 et 4)

La famille Dursus vend le château, la ferme du Milieu et de Bergère, soit 282 hectares (voir René Bourgoin et Josiane Gilson, Le domaine des Épées, in Du Pays Sézannais, numéro 9, septembre 2008, pages 6 à 10) à un seul acquéreur : Théodore-Joseph Fontaine, de Tirelement.

Théodore-Joseph Fontaine, initialement avocat en Belgique, est maire de Lachy de 1890 à 1904. Auparavant il était bourgmestre de



doc. 2 : Des séquoias centenaires nous accueillent aux fermes des Épées.



doc. 3 : Attelage de deux chevaux pour la fenaison,
conduit par Pierre Jamart.

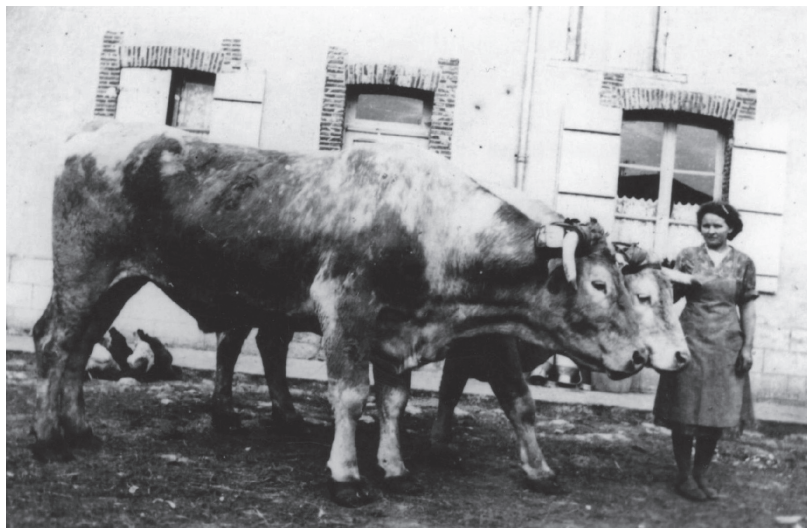


doc. 4 : Attelages de chevaux et boeufs
en attente des directives du maître du domaine.

Moustiers-sur-Sambre et conseiller provincial.

Son fils né à Tirelement le 24 décembre 1858, docteur en Droit et en Philosophie, Chevalier de l'Ordre de Pie IX, décède aux Épées le 19 août 1898 sans enfant.

Les nombreux domestiques participaient aux divers travaux de la propriété. Une quinzaine de personnes oeuvraient : charretiers, journaliers, commis, jardiniers, cuisinières, bonnes... À cette époque on allait chercher de l'eau au puits, on se chauffait au bois, on s'éclairait à la lampe à pétrole. Il n'y avait pas d'autre solution. Les travaux des champs étaient pénibles. Ils l'étaient surtout l'été, au moment des grandes chaleurs. Chevaux et attelages démarraient dès 4 heures du matin, pour revenir vers 13 heures à la ferme (tant il faisait chaud), les charretiers marchant à leurs côtés. (doc. 5)



doc. 5 : Deux boeufs, prêts à l'attelage, accompagnés d'Antoinette Geoffroy, épouse Jamart.

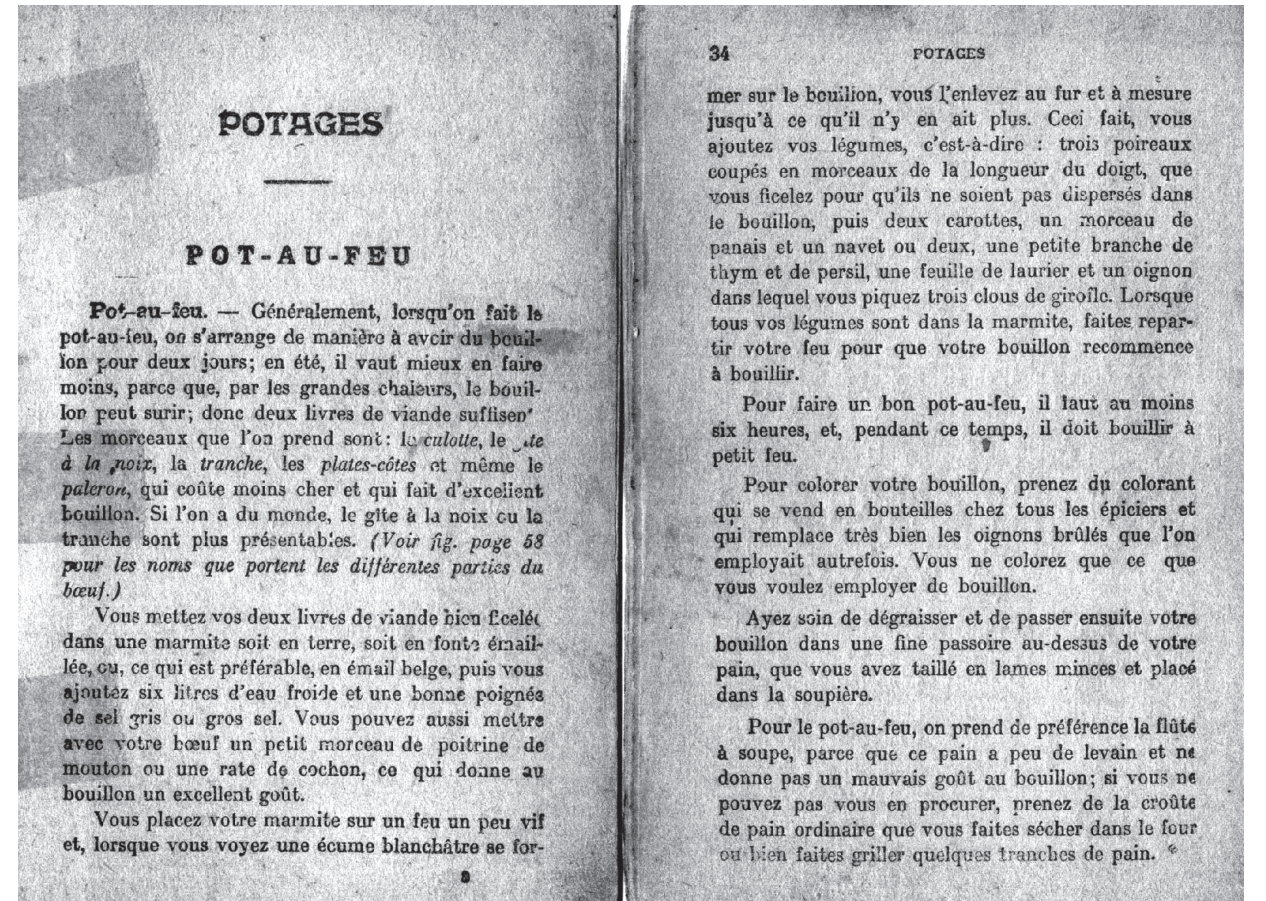
La nature au service de l'homme

Le jardin est agrémenté d'un plan d'eau, offrant de plus un cachet particulier par l'ordonnement d'arbres tout autour de la propriété. En effet, à l'époque, la disposition des haies était bien étudiée, de façon à se protéger des vents. Ce qui n'est plus respecté aujourd'hui. Des moutons pâturaient, les commis ramassaient les pommes à cidre en automne. On les réservait pour l'élaboration du breuvage naturel et local. Boisson préférée des paysans et tant appréciée des maîtres et ouvriers du domaine, le cidre, ce goûteux nectar acide, conservé en tonneaux de chêne, était stocké en cave. La disposition des arbres fruitiers en quinconce facilitait leur entretien et leur récolte. Une serre accolée à un mur permettait de récolter les primeurs, et d'effectuer les semis pour le potager. Le jardinier y trouvait largement son occupation quotidienne. Grâce à son savoir-faire, il apportait toute l'année une provision suffisante de légumes bien odorants, qui variaient selon la saison. En ce temps là les légumes poussaient sur une terre propre et pourvue en fumier. La maison du jardinier existe encore.

Au château la cuisinière concoctait des plats rustiques comme le pot-au-feu, le ragoût, la fricassée, le petit salé aux lentilles... réalisés avec les produits fermiers : volailles, veaux, porcs, moutons. La nourriture abondante servie aux travailleurs de force était nécessaire. Le labeur si intense engendrait une élimination naturelle et les calories superflues n'étaient pas à l'ordre du jour à cette époque. (doc. 6)

La journée avec les animaux domestiques

À heures régulières, matin et soir, la fermière trayait manuellement les vaches. Elle portait une blouse noire, un tablier bleu, et nouait un carré en coton sur la tête pour se protéger des projections bouseuses des laitières. Installée sur une selle en bois, un seau devant elle, la fermière récoltait 10 litres de lait au pis de la vache. Il n'y avait pas de service d'hygiène ; le métier de contrôleur laitier est apparu seulement en 1935. Le vendredi était réservé à la fabrication du beurre, pour le vendre le samedi sur le marché. Après la traite journalière, on écrémait le lait. On versait le contenu des bidons de 20 litres dans le bol de l'écumeuse qui, actionnée par une manivelle, séparait la crème du petit lait et la répartissait doucement dans une vingtaine d'assiettes (sortes de petites coupelles retournées, en inox). Puis, d'une goulotte s'écoulait rapidement, d'une part le babeurre dans un seau pour nourrir les cochons, et d'autre part lentement, la crème dans une jatte. Il faut 100 litres de lait pour obtenir 10 litres de crème. 10 litres de crème donnent de 3,5 à 4 kilogrammes de beurre. (docs. 7 et 8)



doc. 6 : Le pot-au-feu. Recettes de tante Marie, 1906.

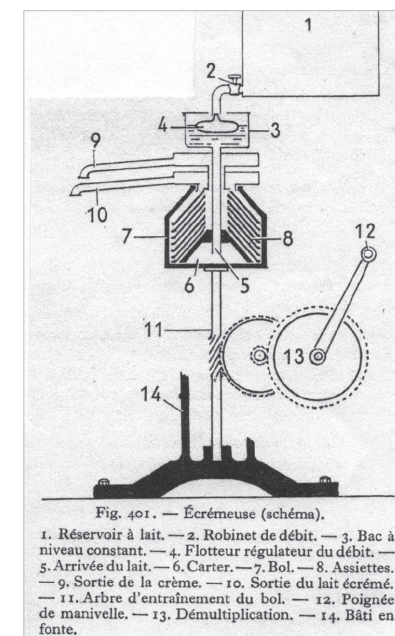


Fig. 401. — Écumeuse (schéma).
1. Réservoir à lait. — 2. Robinet de débit. — 3. Bac à niveau constant. — 4. Flotteur régulateur du débit. — 5. Arrivée du lait. — 6. Carter. — 7. Bol. — 8. Assiettes. — 9. Sortie de la crème. — 10. Sortie du lait écrémé. — 11. Arbre d'entraînement du bol. — 12. Poignée de manivelle. — 13. Démultiplication. — 14. Bâti en fonte.

doc. 7 : Schéma d'une écumeuse. Larousse agricole des années 1950.

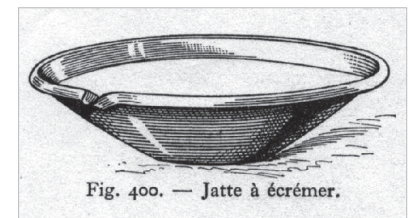


Fig. 400. — Jatte à écrémer.

doc. 8 : Une jatte à écrémer. Larousse agricole des années 1950.

La façon de fabriquer le beurre et le « fromage passé »

La crème était stockée dans un bidon à lait en attendant son emploi. On le vidait au tiers dans une baratte en bois ; il suffisait d'ajouter de l'eau et de tourner la manivelle à la main. L'hiver de l'eau douce, l'été de l'eau bien fraîche, selon la température extérieure... car attention cela déterminait la dureté ou la mollesse du beurre. On allait chercher de l'eau au puits le plus profond, chez le voisin Ricard. C'était difficile de tourner la manivelle pendant des heures, aussi une chansonnette encourageait : « Et pendant ce temps là, Je tournais la manivelle. Et pendant ce temps là, Le beau temps reviendra ». (doc. 9)

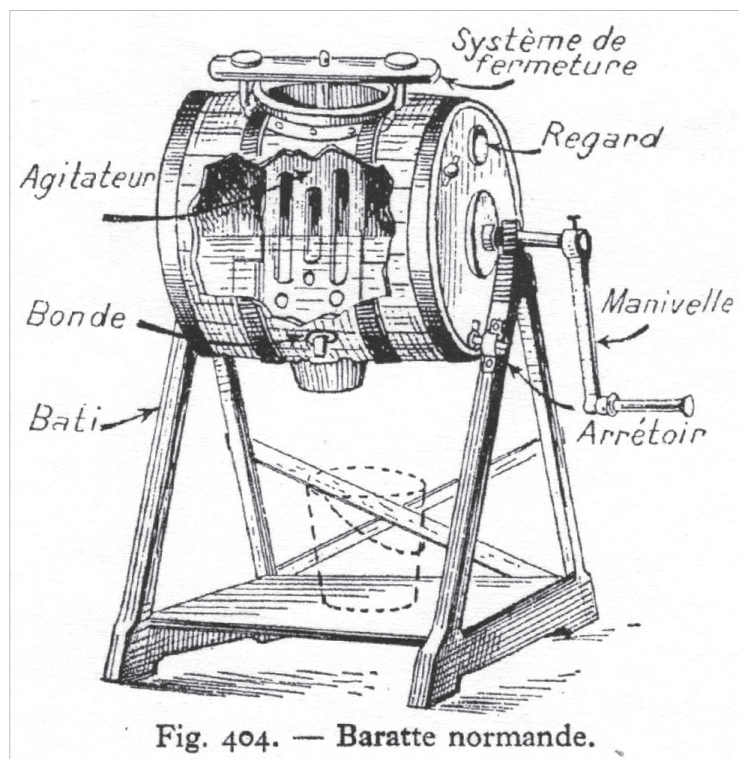


Fig. 404. — Baratte normande.

doc. 9 : Schéma d'une baratte à beurre. Larousse agricole des années 1950.

Le temps passé à baratter le beurre était souvent de 20 minutes, mais parfois c'était une demie journée, de 16 heures à 24 heures. Tout se faisait dans la même journée, tout en continuant de tourner la manivelle. Il fallait faire plusieurs « battées » dans la journée. À minuit on était encore dans la cave. En été on mettait des glaçons car on n'avait pas de réfrigérateur. Une fois pris en motte, le beurre était lavé plusieurs fois dans la baratte, jusqu'à ce que l'eau, qui au départ était blanche (celle-ci sera donnée aux cochons), devienne de plus en plus claire. À ce moment le beurre était repris à nouveau, malaxé, avant d'être égoutté. Ensuite il est pesé et déposé dans un moule en bois, au couvercle incrusté d'un dessin (une vache en l'occurrence).

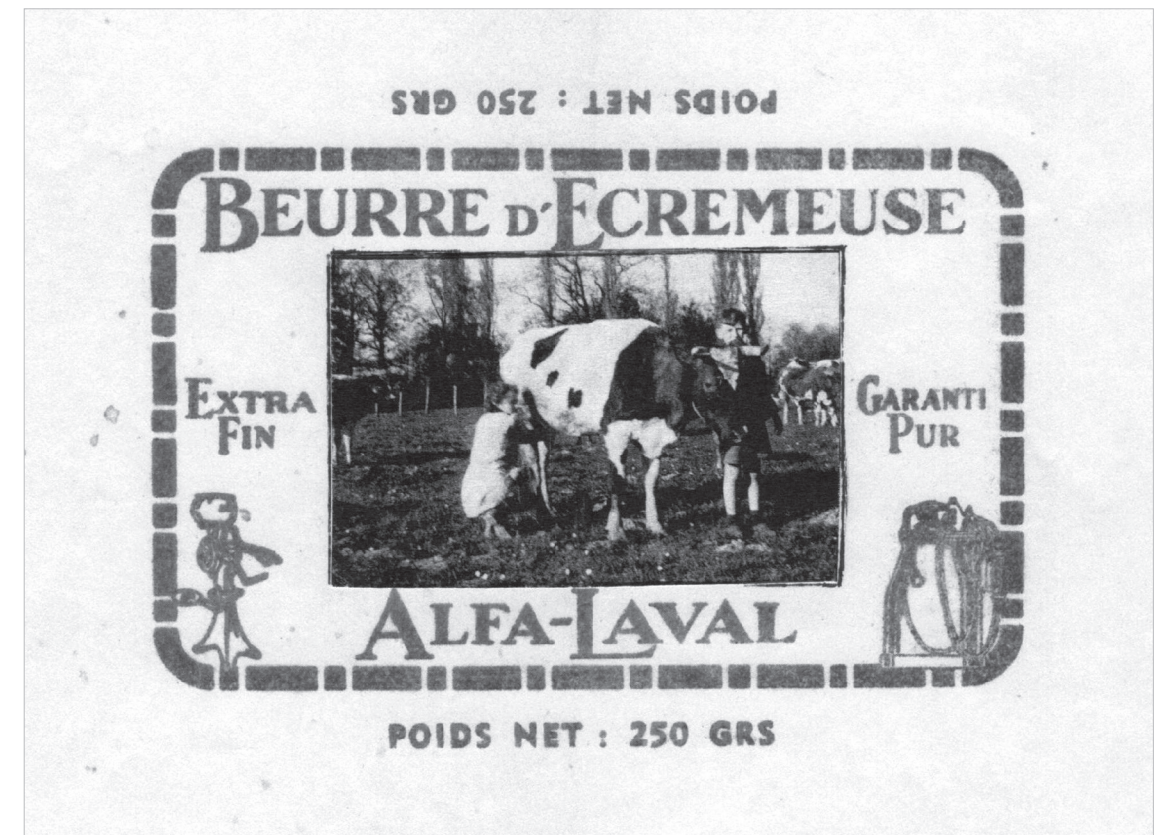
Le beurre, ainsi façonné en plaquettes de 250 grammes, était emballé dans une feuille de papier sulfurisé. Feuille que l'on trempait auparavant dans l'eau afin qu'elle n'adhère pas au beurre. Chaque demie livre de beurre portait la marque du fermier. (doc. 10)

Le beurre d'été, issu directement de l'herbe des prairies, riche en éléments nutritifs, présentait une belle couleur jaune. Sa saveur réveillait les papilles. Le beurre d'hiver, issu d'une alimentation de produits secs : foin, paille, etc, était plus blanc.

On obtenait du fromage blanc en ajoutant de la présure au lait. Une partie était consommée ; une autre était vendue. Mais nous en réservions toujours un peu pour la fabrication (tous les deux jours) du « fromage passé ». Le fromage blanc s'égouttait dans un moule. Puis on le salait, le retournait, le mouillait souvent pour qu'il soit à point. Pour le conserver, on le laissait sur de la paille d'avoine et des cendres. Et afin qu'il se garde le plus longtemps possible, on achetait de la poudre de « Borax », mélangé au sel pour empêcher les mouches de pondre. On le plaçait ensuite dans un garde-manger. (doc. 11)

Espérons que ce hameau peu connu ne s'effacera pas des futures cartes topographiques. La vie quotidienne, à travers les siècles, éveille aujourd'hui le retour au bon sens. Les médias nous incitent chaque jour à préserver la planète, alors qu'autrefois les paysans s'occupaient spontanément de l'environnement en respectant la nature et le travail de l'homme.

Mes remerciements à ma mère Antoinette Jamart, qui a su me transmettre, par ses souvenirs, la vie quotidienne au début des années 1930, qui reflétait bien la réalité rurale de l'époque.



doc. 10 : Papier d'emballage (sulfuré) du beurre, avec au centre la traite manuelle au pré.

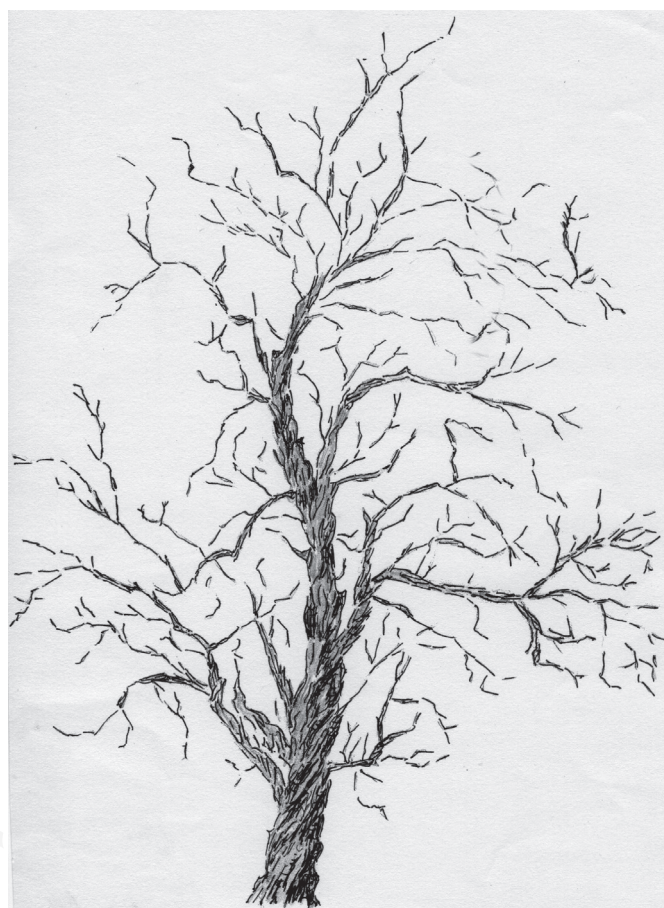


doc. 11 : Le manoir côté logement des domestiques, avec à droite, une partie de l'habitat des maîtres. 2009.



Les petites routes... qui ont encore parfois ...une ligne d'herbe en leur milieu

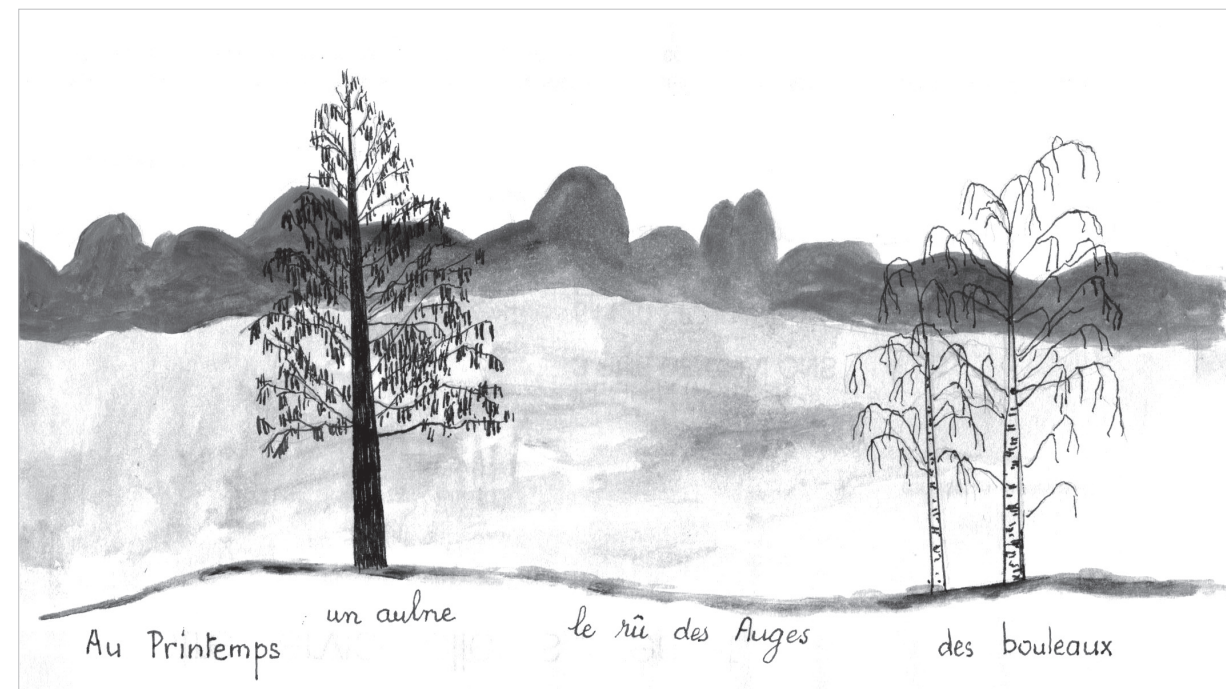
par Monique BÉGUIN



Elles ondulent, bordant un champ, puis l'autre, signalées par une file de poiriers.

Les silhouettes tourmentées de ceux-ci, leurs troncs tordus, parfois spiralés-dans l'un ou l'autre sens sans qu'on en sache la cause-contrastent avec l'unisson et la parfaite ondulation des sillons. Nous, les anciens, nous souvenons de ces poires de Carisi qui agaçaient tellement les gencives de leur acidité sèche, et dont le jus, le poiré, servait de conservateur dans le cidre fermier.

Printemps : les labours « ressuient » sous « le hâle de Mars » (prononcer : Mâr). Le tracteur devra craindre d'« achevaler un heurt ». Dans les prés, le long du rû des Auges, un Aulne (*Alnus incana*) fardé de violine, des bouleaux pleureurs (*Betula pendula*) semblent glisser comme un décor de théâtre sur l'arrière-plan d'un petit bois.



Une espèce de peupliers, en avril, éclôt des feuilles couleur de miel. Les jeunes colzas bleu-vert, frisent sur un horizon de stratus. Le tendre blé ondule déjà sous la houle légère. Il n'est pas encore près d'épier.

L'épine noire (*Prunus spinosa*) pas encore feuillue donne le départ de la floraison de tous les *Prunus*. Le suivant est le *Prunus Myrobolan* auquel l'ancien temps prêtait des vertus miraculeuses d'où est venu ensuite l'adjectif « mirobolant(-e) » et le nom « mirabelle ». Ces pruniers existent à l'état sauvage en plusieurs endroits de la campagne sézannaise. Ils semblent avoir été plantés en haies très anciennement. Leur floraison est très parfumée. Leurs fruits bleus ou jaunes sont relativement fades mais leurs pieds peuvent servir de porte-greffe.



Sous les myrobolans

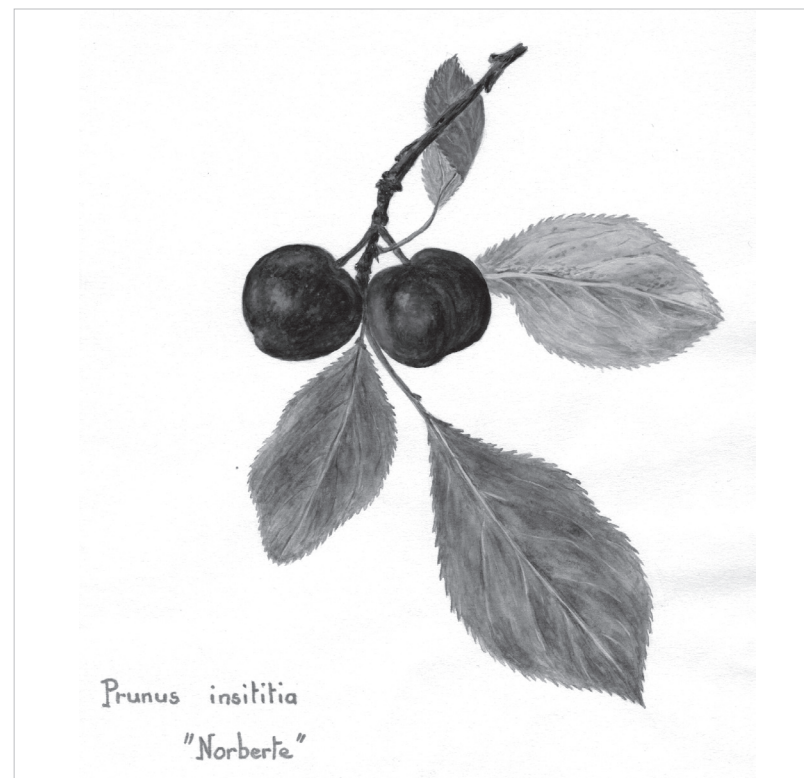
Ne pas oublier non plus « *Prunus insititia* » au petit fruit rond, bleu, très juteux, aux confitures savoureuses, fruit qu'on appelle « Noberte » ou « Norberte » ou « Norbette »... du 6 juin qui, comme chacun sait est la fête de Saint Norbert bien que ce jour-là il n'ait plus ni les fleurs – passées, ni les fruits – pas encore mûrs ! Mais voilà déjà que le 30 avril 2007, fleurissaient les premières marguerites. Bouquets en manchon des merisiers, bouquets d'un blanc lavé de vert, aux étamines rouges, des poiriers ; pêcheurs roses dans les jardins... En mai, le très rare Doronic (*Doronicum grandiflorum*) s'épanouissait en haut d'un talus. Cependant, l'épareuse l'atteint, arrachant la terre façon labour ! Sa racine, dont le bétail était friand, lui permettra t-elle de repousser jusqu'au prochain scalp ? Dans ses parages, a succombé aussi l'ornithogale (= lait d'oiseau - *Ornithogalum umbellatum*), la même

régulièrement sacrifiée elle aussi sur le talus extérieur du cimetière. Comme nos orchidées qui seraient, en d'autres temps notre fierté : Orchis bouc (*Himantoglossum hircinum*), Ophrys abeille (*Ophrys apifera*) délicat, curieux avec son label en forme d'abeille auquel les bourdons se laissent prendre, croyant le féconder, Orchis « homme-pendu » (*Aceras anthropophorum*). On les trouvait un peu partout, par ci, par là. Des cueillettes- pourtant interdites- des fauchages trop zélés les raréfient inéluctablement !

Mais trêve de mélancolie : rappelez-vous, il y a quelques années, l'impitoyable ruée sur ces naïves coquetteries des champs : bleuets, coquelicots... Radiés, éliminés, anéantis, alors qu'on réinventait le pain aux graines de pavot ! Les voyez-vous, d'une année à l'autre, reparaitre un peu plus, comme sortant d'un mauvais

rêve ? Dans les jardins revenus en jachères, elles ressusciteront, les Orchidées, simples, sans exigences, réinvesties de ces noms familiers que leur donnaient les petites bergères champenoises : Sabot de Vénus, Orchis brûlé, Orchis mâle, dit « satirion », Pain de couleuvre, Orchis singe, Ophrys abeille, Ophrys bourdon, Ophrys araignée...

Photographie : Denise Borgioli
Dessins : Monique Béguin



Un patrimoine naturel en danger : le busard

par Éliane GEERAERTS

Au hasard d'une balade à travers la plaine du Sud-Ouest marnais, peut-être avez-vous remarqué un rapace très clair survolant nonchalamment les cultures : il donne deux ou trois coups d'ailes puis plane au ras des épis et recommence pendant des heures en quête de proies qu'il s'empressera d'emporter au nid pour sa famille : c'est le Busard mâle. Nous sommes en juillet, l'escourgeon est presque fauché et le blé ne va pas tarder. Un grand malheur l'attend si ses jeunes, encore au nid, ne savent pas voler au moment de la moisson car la femelle a décidé cette année de construire son nid au sol, justement dans un champ de blé.

Par souci de rentabilité, l'homme a préféré assécher les marais pour les cultiver. Et cet espace bien spécifique a presque disparu de notre région avec toute sa biodiversité. Autrefois, notre femelle nichait dans les roselières et les cariçaies des marais, elle y était tranquille. Les tiges de céréales ressemblant un peu à ces anciens roseaux ou carex, elle n'a pas d'autre choix pour tenter de pérenniser l'espèce. Grand mal lui fasse car la machine ne fera pas de cadeau à ses oisillons qui seront tout simplement broyés, et le couple cherchera encore et encore ses poussins tout en attaquant tout intrus passant par là pendant deux à trois jours.

Un EFFORT de PROTECTION

Depuis 1988, en France, entre 600 et 1000 nids de Busard cendré sont visités chaque année à des fins de conservation auxquels s'ajoutent plusieurs centaines de nids de Busard Saint-Martin et quelques dizaines de nids de Busard des roseaux. Bien évidemment les bénévoles de la L.P.O. prennent des mesures de sauvegarde sur le terrain mais l'élevage des jeunes se fait par le couple de parents. Ces oiseaux font partie de la faune sauvage et doivent le rester. En dernier recours seulement, la récupération des nichées sera faite par une personne compétente.

Dans le Sud-Ouest marnais, d'abord avec le Fonds d'Intervention pour les Rapaces (F.I.R.) puis avec la Ligue de Protection pour les Oiseaux (L.P.O.) nous avons profité de l'expérience des anciens à partir de 1992 et ce jusqu'en 2005 ; mais faute de « repreneur » les anciens s'usent et les jeunes ne s'investissent plus dans le bénévolat.

Le territoire de prospection se trouve à l'intérieur d'une ligne reliant les Marais de Saint-Gond, Sézanne, Barbonne, Anglure, Faux-Fresnay, Gourgancçon, Fère-Champenoise pour une surface couverte d'environ 40 000 Ha.

DESCRIPTION des ESPÈCES

Trois espèces de Busards sont présentes sur notre territoire et sont toutes trois protégées par la loi.

Le BUSARD CENDRÉ :

Mâle gris cendré avec la pointe de l'aile noire

Femelle marron avec tache blanc sale au croupion.

Présent d'avril à août/septembre ; c'est le plus petit des trois espèces. Il possède un vol très souple (« de mouette ») qui lui permet de migrer jusqu'en Afrique pour se gorger de criquets pendant « notre » hiver.

Divers problèmes font qu'il est le plus rare :

- **Sur notre territoire**, friches et roselières absentes : moisson – Concurrence avec le Busard Saint-Martin, il détruit des micro-mammifères dans les cultures (sa principale source de nourriture) mais aussi il est parfois volontairement détruit par des humains.

- **Lors de la migration** : Tirs dans les cols de montagne et ailleurs, empoisonnement, fatigue du voyage, traversée de la mer, collision avec les voitures.

- **Sur son lieu d'hivernage** : Destruction des criquets à l'insecticide.

À cela s'ajoutent les phénomènes naturels tels que maladie, prédation, accidents, vieillesse. Les chances d'accroître sa population sont donc infimes.

Le BUSARD SAINT-MARTIN :

Les différences avec le Busard Cendré sont subtiles et seul un œil averti les repère aisément. On peut toutefois dire qu'il est légèrement plus gros que son « cousin » ; le vol est un peu plus « raide » puisqu'il n'est pas à proprement parler migrateur, mais les populations se déplacent.

Le mâle est plus clair que le Busard Cendré, la femelle possède

un croupion plus blanc et plus large que celui de sa cousine. Dans notre région, c'est l'espèce la moins en danger car elle commence sa nidification plus tôt en saison et choisit principalement le blé qui offre déjà un bon couvert en avril. Certains des jeunes peuvent donc s'envoler début juillet, avant la moisson.

Le BUSARD DES ROSEAUX :

Le mâle est tricolore : gris cendré, marron et lui aussi a la pointe des ailes noire.

La femelle est entièrement brune, sauf la tête et le bord d'attaque de l'aile ocre jaune, tirant sur l'orangé quand elle est immature.

C'est le plus gros oiseau, environ de la taille d'une buse variable. Il est migrateur et visible chez nous de mars à septembre. Relativement rare, il est inféodé aux roselières mais il commence lui aussi à nicher dans les cultures. Ses grandes pattes et ses serres puissantes en font un spécialiste de la chasse dans les hautes herbes du marais.

POPULATION CONTACTÉE sur la SURFACE PROSPECTÉE

Elle fluctue selon les années.

Le **BUSARD CENDRÉ** : de 1 à 8 couples par an pour 68 couples contactés en 14 ans soit une moyenne de 5 couples par an. Les années où le SAINT-MARTIN niche en plus grand nombre, on remarque une diminution des couples de CENDRÉ. (Peut-être est-ce dû à la concurrence alimentaire et/ou au manque de site de nidification).

Le **BUSARD SAINT-MARTIN** : de 5 à 14 couples par an pour 124 couples contactés en 14 ans : soit une moyenne de pratiquement 9 couples par an.

Le **BUSARD des ROSEAUX** : entre 4 et 10 couples par an pour 77 couples contactés en 14 ans soit une moyenne de 5,5 couples par an.

BIOLOGIE

De mars à mai, dès leur retour sur le site de nidification – qui n'est pas forcément le même que celui de l'année précédente – les oiseaux entament une parade nuptiale. Le mâle fait alors des acrobaties virevoltantes dans les airs faites de piqués vertigineux suivis de remontées rapides mais aussi de descentes en vrille, tout cela accompagné de cris, le spectacle est alors grandiose ! Il veut ainsi attirer une femelle qui n'est très souvent pas la même que l'an passé. La femelle conquise, le mâle part en chasse pendant que madame commence l'ébauche du nid. Lorsque le mâle revient avec sa proie, il appelle la femelle avec un sifflement caractéristique. Elle le rejoint, ils volent un instant ensemble, puis elle se positionne sous le mâle qui lâche la proie dans les airs. En une fraction de seconde, la femelle se retourne sur le dos toutes serres dehors pour attraper la proie. Elle vole un moment avec lui avant de redescendre au sol pour se nourrir. Le passage de proie dans les airs se pratique à chaque fois que le mâle revient de la chasse et les jeunes l'apprennent dès qu'ils savent voler.

Le nid n'est pas encore terminé que la femelle pond son premier œuf et se met à couvrir aussitôt. Elle restera seule, sous la pluie, le vent, la chaleur, dans son puits de verdure pendant 40 jours minimum et n'en sortira que pour se faire ravitailler par son mâle et se dégourdir un peu les pattes. Nous sommes entre le 10 avril et le 10 juin. Suivant l'espèce, la femelle pondra entre 2 et 5 œufs (jusqu'à 6 lors des années à pullulation de

campagnols) à raison d'un œuf tous les deux jours, qu'elle couvrira 30 jours chacun. Les petits naissent à tour de rôle et il leur faudra encore 30 jours - 40 pour le Busard des roseaux - pour essayer leurs ailes toutes neuves. Il faut compter 2 mois et ½ à 3 mois entre le premier œuf pondu et l'envol du cadet. Les poussins naissent généralement entre le 10 juin et le 10 juillet.

C'est le moment où nous commençons à intervenir en visitant les nids pour :

- 1) Connaître le nombre des jeunes à déplacer : très important car si nous en oublions un seul, la femelle ne suivra pas le nid déplacé et nourrira uniquement le jeune resté sur place.

- 2) Repérer l'âge des jeunes et calculer la date d'envol d'après la longueur des jeunes plumes.

- 3) Vérifier la maturité de la céréale de façon à optimiser les dates des déplacements.

- 4) Trouver un champ d'accueil suffisamment proche qui sera récolté plus tard en saison.

- 5) Trouver et prévenir le propriétaire du champ pour le cas où le nid doit rester à sa place initiale puis chercher ensemble une solution qui ne lèsera personne.

MÉTHODE DE PROTECTION

Différentes méthodes ont été testées et nous choisissons celle qui semble la meilleure au cas par cas.

- 1) **Carré laissé sur pied** : L'agriculteur ne moissonne pas l'emplacement du nid ou alors il prend les oisillons avec lui dans sa machine puis fauche en relevant la barre de coupe de façon à laisser des tiges plus hautes et remet les oisillons en place aussitôt ; à nous de reconfectionner un nid protecteur avec paille et éteules.

Avantages : pas de déplacement à faire et la femelle retrouve ses petits facilement.

Inconvénients : À faire uniquement en présence de poussins qui n'essaieront pas de s'échapper. Le nid non protégé serait vite la proie d'un prédateur la nuit suivante.

- 2) **Carré grillagé** : Dans ce cas-là le nid n'est pas déplacé non plus. Un grillage d'un mètre de diamètre est positionné autour du nid et balisé.

Avantage : l'agriculteur moissonne autour du nid sans souci. La prédation est quasiment nulle si le grillage est posé dans les règles de l'art.

Inconvénient : l'installation étant visible de loin, les curieux s'en approchent souvent au détriment des oiseaux... Certains jeunes prêts à l'envol peuvent passer par dessus le grillage. Nous y remédions en couvrant ce grillage d'une protection durant le temps de présence de la moissonneuse dans le champ.

- 3) **Déplacement** : (suivi éventuellement d'une pose de grillage). Le nid, ainsi que tous les poussins sont déplacés dans un carton vers un site plus tranquille : champ de blé, de pommes de terre, de betteraves, de maïs, de luzerne, de graminées ou une friche. Si la distance est longue, le déplacement se fait en plusieurs étapes et à chaque

fois nous vérifions que la femelle retrouve ses jeunes (sinon retour à la case départ) si les oisillons ont moins de 8 jours, on les déplace de 30 à 40 mètres à chaque fois ; à l'âge de 15 jours, de 80 mètres. En fin de course, le nid peut atterrir à 500 ou 600 mètres de son lieu d'origine. Ces interventions sont pratiquées tôt le matin pour que la rosée et le soleil effacent nos odeurs que suivraient la martre ou le renard. Les traces visuelles aussi sont évitées par crainte de la visite de certains humains – prédateurs, anti – rapaces. Même le simple curieux peut faire rater une nichée sans le vouloir. Le seul parfum que nous nous autorisons est la naphthaline, nos gants et nos bottes ne servent qu'à cette action : Ils ne sont pas nettoyés durant toute la saison de protection et sont frottés dans l'herbe avant toute pénétration dans un champ. Si nous voulons réussir, il faut mettre toutes les chances de notre côté... et ce n'est pas évident !

- 4) **Envoi en centre de soins** : Quand aucune solution naturelle ne nous est plus offerte, nous prélevons la nichée pour l'emporter dans un centre de soins homologué pour oiseaux sauvages à Fontaine-la-Gaillarde dans l'Yonne. Là, ils sont élevés, on leur apprend à chasser seuls, ensuite ils sont placés dans une volière à ciel ouvert jusqu'au jour où ils partent d'eux-mêmes rejoindre les leurs et la vie sauvage.

MILIEU DE NIDIFICATION de 1992 à 2005

	Busard Cendré	Busard St-Martin	Busard des roseaux
LUZERNE	4	5	1
ESCOURGEON	19	29	1
BLÉ	38	65	3
ORGE de printemps	1		
GRAMINÉES cultivées	2		
FRICHE	3	1	
MARAIS		16	70

RÉSULTATS de la PROSPECTION

	Couples contactés	Couples suivis	Nids protégés	Jeunes volants	Jeunes protégés (dont œufs)	Jeunes sauvés
B. Cendré	68	57	31	105	86	49
B. St- Martin	124	108	33	227	118	67
B.des Roseaux	77	61	4	130	11	8

Remarque : Quelques jeunes, volant avant la moisson, n’ont donc pas été « sauvés ».
Certains jeunes ont disparu : ils sont comptabilisés « non volant » et « non sauvés » alors qu’ils sont peut-être en vie. D’autres sont retrouvés morts. Sur 226 couples nous obtenons une moyenne de 2 jeunes à l’envol par nid suivi, grâce à nos interventions Ce qui n’est malheureusement pas suffisant pour augmenter une population en déclin.
Exemple : le Busard Cendré, le plus touché au niveau européen. Sans nos interventions, 1 seul jeune s’envolerait par nid et c’est ainsi qu’une espèce disparaît sans qu’on y prenne garde.

CAUSES de MORTALITÉ

- Sur les nids
- la moisson.
 - la prédation naturelle : corvidés, mustélidés, renard.
 - La prédation humaine volontaire, alors que tous les rapaces sont protégés par la loi qui interdit le prélèvement ou la destruction des nids, des œufs, des oisillons.
 - La sélection naturelle : manque de nourriture, maladie, cannibalisme.
 - les œufs non-éclos : œufs cassés, œufs clairs, mort d’un adulte, abandon des œufs.

NOMBRE de JEUNES à L'ENVOL sur les NIDS SUIVIS

Nids à x jeunes à l’envol	Busard St-Martin	Busard Cendré	Busard des Roseaux
0 jeune	33	21	6
1 jeune	3	4	5
2 jeunes	20	8	27
3 jeunes	29	13	21
4 jeunes	19	9	2
5 jeunes	3	2	
6 jeunes	1		

Ces chiffres nous paraissent un peu lassants mais à partir d’eux, des centres de recherche étudient toutes ces bases de données afin de comprendre ce déclin et d’y remédier.

Depuis 2007, il existe, à grande échelle, un programme de marquage alaire des jeunes au nid, ce qui permettra de mieux appréhender leur écologie et ainsi de les protéger plus efficacement. Auparavant, une bague était fixée sur une patte de l’oiseau et il fallait attendre de le retrouver mort pour récupérer les données : son âge, son lieu de naissance, la distance parcourue. Maintenant, 4 petites plaques de plastique de couleurs différentes sont posées sur les ailes de l’oiseau. Ainsi, les données peuvent être récupérées à tout moment dès que l’on peut lire correctement l’identité de cet oiseau.

Pour ma part, ces 14 étés passés sur le terrain ont été très riches en enseignement – et en petits bonheurs de voir s’envoler libres des oiseaux qui seraient morts sans notre intervention.

Je remercie tous les agriculteurs qui nous ont contactés d’eux-mêmes et tous ceux qui nous ont accueillis chaleureusement. Je remercie aussi toutes les personnes m’ayant aidée à mener à bien cette mission de terrain. Je pense entre autres à Christian Bart, Sandra Geeraerts, Gilles Gervasi et Peggy Masclef.

La L.P.O. : Ligue de Protection des Oiseaux

La Ligue de Protection des Oiseaux est une association nationale qui œuvre pour la protection de l'oiseau et de son habitat naturel. Elle est relayée par des délégations régionales.

La L.P.O. de Champagne-Ardenne organise aussi des sorties grand public, des animations scolaires, des chantiers de jeunes pour restaurer un site...

Pour le Sud-Ouest-Marnais, peu de bénévoles répondent présents, mais quelques actions ont été réalisées sur environ 40000 hectares à l'intérieur d'un périmètre passant par Sézanne, les marais de Saint-Gond, Fère-Champenoise, Gourgauçon et Anglure. En voici quelques unes.

- Obturation d'environ 350 poteaux téléphoniques creux : véritables pièges pour les oiseaux cavernicoles qui descendent à l'intérieur mais ne peuvent remonter et meurent d'épuisement et de faim.

- Suivi du terrain militaire de Marigny-le-Grand en concertation avec le Conservatoire du Patrimoine Naturel de Champagne-Ardenne. Ce terrain est d'un très grand intérêt pour l'avifaune. Sur 119 espèces différentes recensées, dont la célèbre Outarde Canepetière, l'Œdicnème Criard, les pipits, les tarriers, les traquets..., 78 sont nicheuses certaines ou probables et 25 de ces espèces sont inscrites sur la liste rouge des espèces menacées en Champagne-Ardenne.

- Participation annuelle, le premier dimanche d'octobre, à la grande journée migration nationale. Dans le secteur, le comptage est réalisé sur le Mont-Août à partir de 07 heures du matin.

- Récupération de bagues trouvées sur des oiseaux morts pour envoi au Centre de Recherche sur la Biologie des populations d'Oiseaux. Cet organisme gère la pose des bagues, ainsi que leur retour sur le territoire national, voire mondial.

- Récupération de pelotes de déjection de rapaces pour analyses qui nous renseignent d'abord sur le régime alimentaire de l'oiseau, mais aussi sur les populations de micro mammifères, d'insectes et/ou d'oiseaux présents près du site de ramassage.

- Le plus gros travail bénévole reste le sauvetage des nids de busards dans les immenses plaines céréalières. Autrefois ce rapace nichait dans les nombreux marais. Ces derniers devenus rares, seul le Busard des Roseaux y trouve encore refuge. Le Busard Saint-Martin et le Busard Cendré nichent à présent dans le blé ou l'escourgeon. Mais à l'heure des moissons, les jeunes ne sachant pas encore voler se font avaler par les moissonneuses batteuses. Il fallait intervenir pour ne pas voir l'espèce disparaître définitivement de nos paysages. Depuis 1990, avec l'expérience des anciens, et beaucoup de patience, nous avons protégé des nids par des techniques spécifiques afin de sauver de nombreux jeunes rapaces que nous avons pu voir ensuite évoluer dans les airs. Certains portent une bague d'identification, et de temps à autre, des nouvelles nous parviennent de l'un d'entre eux. Penser que nous l'avons tenu dans nos mains juste pour le faire vivre en toute liberté, apprendre qu'il a réussi le voyage aller-retour en Afrique deux années de suite avant de devenir adulte, qu'il a lui-même maintenant une progéniture à faire vivre, quelque part, à 20 ou 800 kilomètres de son propre lieu de naissance, en pays sézannais...

Contact : Ligue de Protection des Oiseaux de Champagne-Ardenne
Ferme des Grands Parts (D 13)
51290 Outines
03 26 72 54 47



doc. 1 Busards des roseaux, environ 31 jours. Corroy.
Juillet 1994. Photo Gilles Gervasi.



doc. 4 Busards cendrés, 10 à 15 jours. Connantre
lieudit « Les Rapports ». Juin 1995. Photo Gilles Gervasi.



doc. 2 Busard cendré, environ 30 jours. Pierre-Morains.
Août 1999. Photo Maryse Charbaut.



doc. 5 Busards cendrés, 18 à 25 jours. Pierre-Morains.
Août 1999. Photo Maryse Charbaut.



doc. 3 Busards Saint-Martin, entre 2 et 9 jours. Queudes
lieudit « Les Longues Raies ». Juin 2001. Photo Christian Bart.



doc. 6 Busards Saint-Martin, 12 à 20 jours. Déplacement.
Courcelles lieudit « Fonds du Chataignier ». Juillet 1999.

30 ans d'enseignement artistique à l'atelier d'Anaël Topenot

par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA



doc. 1 Exposition à l'Ancien Collège



doc. 2 Des anciens élèves

On connaît Anaël Topenot, peintre et sculpteur, mais sait-on qu'il existe aussi une grande passion d'enseigner et de transmettre son savoir faire chez cette artiste qui a accueilli dans son atelier 220 élèves à ce jour pendant trente ans (« 46, rue Haute : une usine à talents depuis trente ans », L'Union, 20/02/09).

Son plus grand bonheur n'est il pas d'entendre dire par ses élèves que leur façon de voir et de regarder a changé suite à son enseignement, que l'apprentissage ardu du dessin, de la perspective et de la composition ont finalement porté leur fruit et conduit à des réalisations personnelles très gratifiantes.

Enfin qui dit partage, dit échanges et enrichissements et on oublie qui est le maître qui est l'élève pour se retrouver dans le même bonheur de découvrir la beauté dans toute chose.

L'exposition des œuvres de ses élèves, qui s'est tenue du 7 au 28 février 2009 à l'Ancien Collège a permis de découvrir toutes les facettes de l'enseignement académique, les thèmes illustrés et les parcours de certains élèves (doc. 1). En tout près de 60 œuvres réparties en tableaux, dessins, sculptures, photos, projet d'architecture et bandes dessinées (doc. 2).



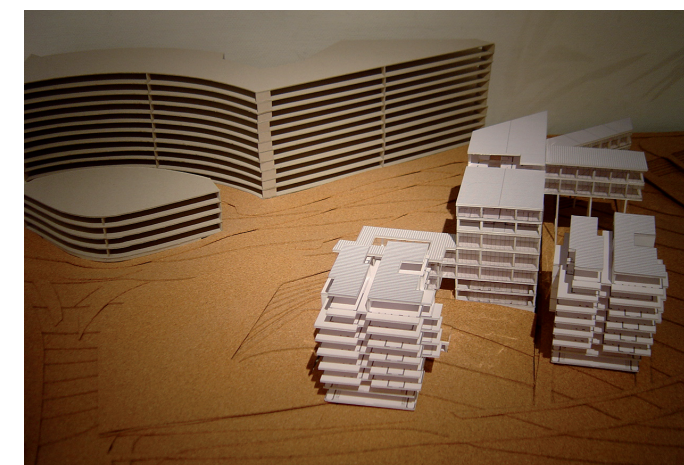
doc. 6 M. Guyot, nature morte, aquarelle



doc. 10 C. Daval, pastel, 1996



doc. 11 C. Laurent, rue d'Épernay, aquarelle, 1987



doc. 24 M. Géraut, maquette



doc. 29 E. Fourchet, taille de chapiteau, 1990



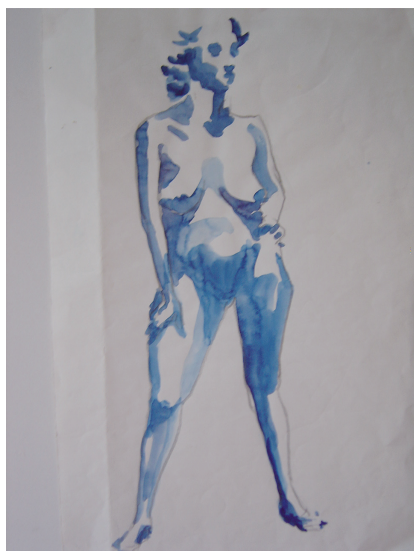
doc. 25 A. Laprun, bande dessinée



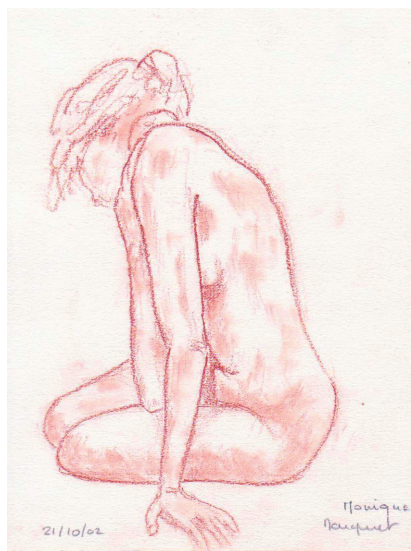
doc. 33 J. Richomme, 1993



doc. 36 C. Dubach, cuves, 1989



doc. 5 R. de Villers, nu,
lavis et encre de Chine



doc. 9 M. Marquet, sanguine



doc. 35 C. Depaquet



doc. 26 A. Pignard, faux-marbre



doc. 28 R. de Villers, céramique



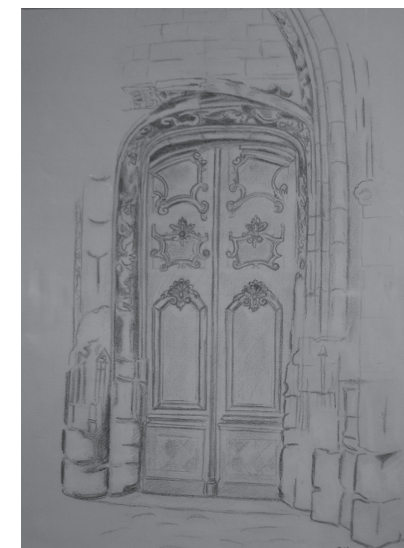
doc. 13 M. Rochard, huile, 2008



doc. 34 J. Gilson, 1993



doc. 23 M. Colinet, Troyes



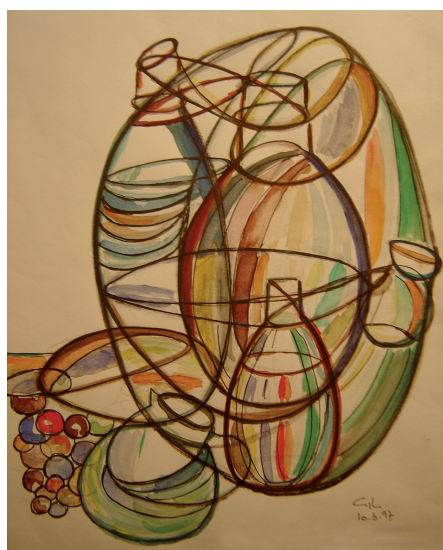
doc. 8 F. Marcheteau,
portail Église St Denis, fusain



doc. 32 M. Lestrade,
tête en craie de Champagne



doc. 37 G. Levert,
portrait d'A. Topenot, 1994



doc. 20 G. Levert,
variation sur le thème des bouteilles, 1997



doc. 18 G. Levert,
variation sur le thème des bouteilles, 1997



doc. 19 G. Levert,
variation sur le thème des bouteilles, 1997



doc. 4 F. Marcheteau, haut relief grec,
Les Panathénées, G. Levert, dessin



doc. 12 F. Marcheteau, encre de Chine, 1986



doc. 3 C. Daval, craie, 2006



doc. 22 C.E. Del Debbio, photo



doc. 31 J. Tessier, sculpture en grès



doc. 7 C. Daval, Oyes, huile, 2007



doc. 27 M. Monnet, bocal de cornichons



doc. 21 N. Brun, photo-montage



doc. 30 J. Oudin, sculpture en argile

Une étape incontournable : le dessin académique

Ici, c'est l'apprentissage, crayon à la main et papier sur le chevalet. Il faut apprendre à prendre les mesures, étudier la perspective, maîtriser les jeux d'ombres. Les croquis et les études se travaillent sans relâche années après années, ce sont comme des gammes, il faut toujours y revenir. Les modèles sont soit des plâtres (doc. 3), des reproductions de sculptures antiques (doc. 4) ou des modèles vivants (doc. 5).

Ensuite viennent les natures mortes (doc. 6) et les paysages (doc. 7) qui permettent l'étude de la composition et des couleurs.

Puis, c'est la palette des diverses techniques : fusain (doc. 8), craie (doc. 3), sanguine (doc. 9), pastel (doc. 10), aquarelle (doc. 11), lavis (doc. 5), encre de Chine (doc. 12), huile (doc. 13).

Acquérir un autre œil

Après cet apprentissage, on n'a plus la même façon de voir les choses. L'œil capte les courbes, les lignes, les volumes. La notion de style apparaît, on comprend comment on peut arriver au cubisme, puis à l'abstraction.

On varie ainsi sur un thème. À partir d'un même motif (cahiers ou bouteilles), on peut décliner sa représentation en pastel (doc. 14), en huile (doc. 15), en encre de Chine (doc. 16) et en collage (doc. 17). Ou bien l'épurer (doc. 18), jusqu'à retenir qu'une impression, un rythme, quelques lignes (docs. 19 et 20).

Chacun peut ainsi trouver sa voie et développer son propre parcours. Soit vers la photographie (docs. 21 et 22), l'architecture (docs. 23 et 24), la bande dessinée (doc. 25),

le trompe l'œil (docs. 26 et 27), la céramique (doc. 28), la sculpture (doc. 29). Pour soi ou pour sa profession.

L'été, c'est le temps du modelage

L'Art s'apprend aussi avec les mains, surtout lorsqu'il s'agit de sculpture. C'est ainsi, que chaque été, un groupe d'élèves se retrouve le temps d'un stage, afin d'approprioiser les rudiments de la sculpture. On utilise ici une variété de matériaux, terre, argile (doc. 30), grès (doc. 31) mais Anaël affiche un goût particulier pour le travail de la craie de Champagne (doc. 32).

Des projets collectifs

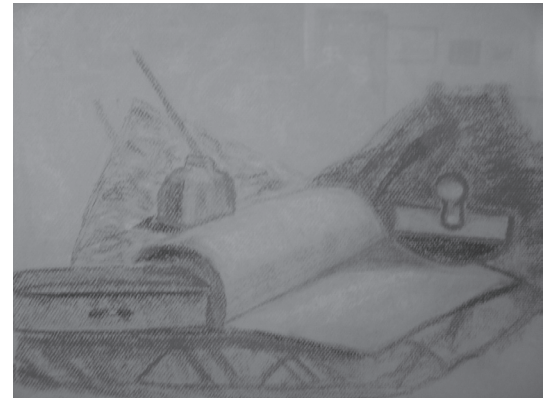
Sur 30 ans, les élèves ont été invités à participer à plusieurs expositions et manifestations. La rétrospective « 100 ans d'agriculture en Champagne » a été l'occasion d'aller dans les fermes pour se familiariser avec le matériel (doc. 34) et les exploitations agricoles (doc. 35).

Une même démarche a été entreprise pour les industries, en allant dans les usines (doc. 36) afin de bien comprendre les processus de production (doc. 37) avant de les reproduire. La visite de 44 entreprises a permis d'organiser des expositions dans les collèges et de favoriser les rencontres entre chefs d'entreprises et élèves.

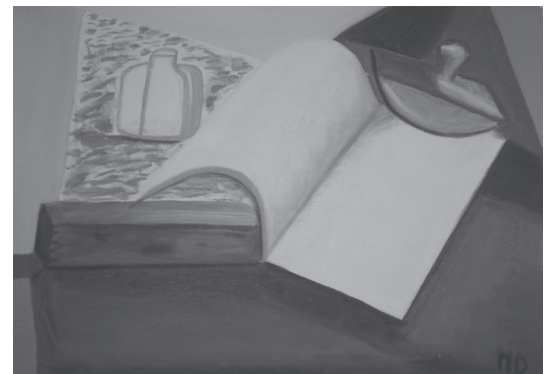
On citera également les décors de Noël pour la ville de Sézanne, pour le spectacle « Le souffle du vent », et le concours « Peindre Sézanne ».

École d'art, mais aussi lieu de vie, dans l'atelier d'Anaël Topenot, chacun peut travailler son trait et signer son œuvre. (doc. 38)

Photographies : J. Touchais-Yanca



doc. 14 M. Lestradet, nature morte, différentes techniques, pastel



doc. 15 M. Lestradet, nature morte, différentes techniques, huile



doc. 16 M. Lestradet, nature morte, différentes techniques, encre de Chine



doc. 17 M. Lestradet, nature morte, différentes techniques, collage



L'exode et l'occupation à Sézanne

Témoignages

par Claudie LEPONT

Marie-Thérèse et Jacqueline Dommange avaient respectivement 18 et 11 ans en 1940. Grâce à un petit carnet de notes de la première et aux souvenirs oraux de la deuxième, voici un témoignage rempli d'anecdotes et sans prétention historique de cette douloureuse période.

L'usine dont il est question c'est bien sûr « l'optique » et le quartier c'est celui de la rue des moulins et de la cité Saint-Hubert.

1940

Mardi 11 juin 1940

Marie-Thérèse : Les mécaniciens commencent à démonter les mécaniques des plaques à l'usine. Nelly est partie avec ses parents sans nous prévenir.

Grande peur, les Allemands mitraillent Sézanne ; en deux fois ils ont lancé des bombes incendiaires qui n'ont pas fait beaucoup de dégâts.

On parle d'évacuation. Reims est évacuée depuis longtemps. Épernay depuis dimanche. Dans la ville ce n'est qu'un défilé de voitures, de chariots, de brouettes. Il y a beaucoup d'évacués qui partent à pied avec leurs valises sur le dos. C'est ce qui va nous arriver peut-être bientôt.

Mercredi 12 juin

Marie-Thérèse : Dernier jour de travail, les bureaux parisiens et strasbourgeois partent pour la Côte d'Or. Il n'y a plus de voitures pour transporter les évacués volontaires.

Il y a beaucoup de remue ménage dans la ville. Tous les soldats français sont en débandade.

On nous donne notre paye.

Jeudi 13 juin

Marie-Thérèse : Évacuation générale. M. et Mme Henripré partent à 4 h du matin pour l'Yonne. Nous partons tous vers 7 heures pour nous rendre dans la Dordogne où on doit monter une nouvelle usine à Bassy près de Mussidan.

À Launat, tout le monde est affolé ; les soldats nous disent que les Allemands sont dans la forêt à 8 km d'ici, nous repartons et nous sommes pris dans des colonnes de troupes qui fuient.

Nous nous cachons dans les bois plusieurs fois. À La Forestière, les soldats français sont dans un triste état ; un soldat près de nous vise un de ses camarades qui tirait sur un avion qui nous survolait. Nous nous arrêtons pour coucher à Bethon dans une grange.

Le dépôt d'essence des Essarts brûle ! Nuit inoubliable dans la grange et sur la route. Nous apprenons que Sézanne a été évacuée deux ou trois heures avant l'arrivée des Allemands.

Jacqueline : Le matin du 13 juin, grand-mère Tamise nous a réveillés à 6 h ; grand-père Henri était déjà descendu en ville chercher le pain. Il était hésitant, il ne tenait pas à partir mais dans les rues il a rencontré des soldats sans fusils, cela l'a outré, lui un ancien militaire ! Pour lui, c'était la défaite ! Il est rentré et il a dit « On part ». Chacun avait une brouette pour transporter les vêtements et le ravitaillement ; on a mis nos habits du dimanche, j'avais même un petit chien dans ma brouette, c'était lourd. Le but était de rejoindre l'usine en Dordogne. Grand-père a voulu qu'on passe par La Forestière pour demander conseil à mon oncle André, l'aîné de la famille. Mais lorsqu'on est arrivé l'oncle était déjà parti, sa maison comme le reste du village était pillée. Papa nous a rejoints en vélo avec un collègue. Ils étaient restés à l'usine pour finir de démonter les machines de l'atelier de précision. On était donc 9. Grand-père n'avait pas voulu qu'on parte en train et il a eu raison car le train qu'on aurait dû prendre a été mitraillé puis brûlé par les Allemands, malheureusement dans ce train, il y avait la femme du collègue de papa !

Effectivement, les Allemands étaient dans les bois tout autour de nous, mais on ne les a pas vus. Entre Sézanne et l'Étoile, on a été de nombreuses fois mitraillé, dès le pont de la Vaucelle par les avions italiens qui revenaient sans cesse, ils faisaient des boucles entre Sézanne, Villenauxe et Anglure. On avait très peur, on plongeait toujours dans les fossés, sans arrêt ils nous mitraillaient. On était avec les évacués de Dormans, leur responsable, un médecin à cheval,

me faisait trembler de peur quand nous étions tapis dans les fossés et qu'il passait près de nous, on ne voyait que les pattes de son cheval et c'était effrayant.

Les soldats français qui venaient de la N4 et tentaient à travers bois de rejoindre Anglure étaient très fatigués ; ils nous ont proposé d'asseoir grand-mère Tamise (74 ans) dans l'ambulance pour qu'elle n'ait plus à marcher mais on a refusé, on avait trop peur d'être séparés ! Entre La Forestière et Bethon, on n'a fait que du plat-ventre dans les fossés parfois plein d'eau, ma sœur a même atterri dans une bouse de vache ce qui nous faisait encore rire des années après ; ce sera plus calme entre Bethon et Villenauxe, mais il était 4 h du matin.

Vendredi 14 juin

Marie-Thérèse : Nous quittons Bethon pour Villenauxe. Les émigrés nous défendent d'y aller, ils disent que les Allemands occupent le pays depuis la veille au soir. Nous partons quand même. Sur la route, il y a des bagages et des voitures abandonnées, les chevaux nous barrent les chemins, il faut les déplacer pour pouvoir passer. On aperçoit des grandes colonnes de flammes et de fumée, plusieurs maisons brûlent du côté de l'église. Nous arrivons à Villenauxe sur la route qui mène à Nogent ; nous apercevons un convoi militaire de loin, nous croyons que ce sont des Anglais mais arrivés plus près nous reconnaissons des Allemands.

Nous passons la journée à Villenauxe. Les soldats allemands nous donnent des conserves qu'ils ont trouvées dans des camions de ravitaillement français. Il passe beaucoup de prisonniers français, ils ne sont même pas gardés. Ils se dirigent seuls vers Montmirail.

Jacqueline : Villenauxe avait été bombardée, partout sur la route il y avait des chevaux morts mais

les cadavres des cavaliers avaient été enlevés. On s'est installé dans une maison où on a retrouvé un couple de Montmirail. Grand-père, papa et son collègue ont été réquisitionnés par les Allemands pour dégager les rues et éteindre les incendies. Un officier allemand nous a dit que Sézanne est en feu (on apprendra plus tard que c'est faux) mais que nous pouvions y retourner par les petites routes en longeant bien les côtés pour ne pas gêner la progression des soldats allemands.

Samedi 15 juin

Marie-Thérèse : Nous partons de Villenauxe pour nous diriger vers Sézanne. Les chevaux et les voitures sont toujours abandonnés au milieu de la route. Un Allemand prend la bicyclette de papa.

Nous devons nous arrêter plusieurs fois pour laisser passer les voitures allemandes.

Arrivés au Meix, nous demandons du pain à un officier allemand qui va nous en chercher ; les soldats nous en donnent huit boules, il y en a un qui nous suit jusqu'à Launat pour nous donner une boîte de fruits en conserve.

Nous couchons à Launat chez un vieux monsieur qui connaît mes parents. Le soir, plusieurs soldats viennent nous parler. Ils parlent très bien français, ils nous disent que nous pouvons repartir pour Sézanne, qu'il n'y a plus de danger.

Paris, Verdun, Le Havre sont pris, la ligne Maginot est percée en deux places.

Jacqueline : Sur la côte de la Madeleine, on croisait des tanks allemands, ils faisaient tant de poussière que nous avions très mal aux yeux. C'était douloureux. Papa a été consterné quand un Allemand lui a pris sa bicyclette. Par contre un soldat qui nous suivait a mis en douce une boîte d'ananas dans



Marie-Thérèse et Jacqueline

la main de grand-mère. Peut-être avait-il lui aussi une vieille grand-mère en Allemagne ! Mais on a eu peur de la manger car on craignait qu'elle ne soit empoisonnée ! Finalement on l'a mangée 6 mois plus tard quand on n'avait plus rien et c'était très bon. À Launat, grand-père a rencontré un de ses amis, resté seul, et on a passé la nuit chez lui. Un jeune soldat allemand est passé et nous a dit dans un français très correct que « notre Führer ne voulait pas la guerre » Ça m'a marqué !

Dimanche 16 juin

Marie-Thérèse : Dernière étape. Nous quittons Launat pour Sézanne. Il passe encore beaucoup de soldats allemands. Il n'y a pas d'incident sur la route du retour. Dans les champs au loin, nous apercevons la cheminée de l'usine, nous sommes heureux car nous croyions que Sézanne avait souffert des bombardements. Nous arrivons dans notre quartier. Nos maisons sont intactes, il n'y a que nos caves qui ont été ouvertes et la maison de Mme Caritte qui a été bouleversée. Quelques Allemands occupent l'usine. Nous rattrapons tous nos lapins et les lapins des voisins qu'on avait lâchés en pensant ne plus les revoir.



Sainte-Claire de 1939 : le spectacle sur les provinces de France (Marie-Thérèse est accroupie à gauche du trop en Alsacienne)

Ce soir, nous allons coucher dans un lit. Nous avons adopté une vache ; toutes les personnes rentrées viennent au lait.

Jacqueline : En sortant des bois, à la hauteur de la piscine, quel plaisir on a eu de voir la grande cheminée de l'usine et le clocher de l'église intacts ! Quel soulagement ! Nos maisons n'avaient pas trop souffert, seules les caves avaient été ouvertes ; dans le jardin, il y avait quelques chevaux qu'on a chassés vers la ruelle du paradis. Il y avait aussi une vache qu'on a attachée au cerisier.

Lundi 17 juin

Marie-Thérèse : La vie reprend son courant, mais il n'y a pas de pain. Nous allons en ville pour essayer d'en trouver mais c'est difficile. Un Allemand nous donne une boule de pain et va nous chercher de la farine et des pâtes. Dans la ville, tous les magasins ont été pillés, tout le coin du mail, la maison Badée et tout le quartier brûle. L'incendie a sans doute été allumé par des imprudents, il ne reste plus qu'un pan de mur. La forteresse de Metz est prise. Nous apprenons par la radio allemande que « Reynaud est parti rejoindre son coffre-fort qui l'at-

tendait depuis longtemps à New York ». Les Allemands en veulent beaucoup aux Anglais. Le maréchal Pétain propose de déposer les armes.

Jacqueline : la maison Badée était alors à la place du magasin d'informatique à côté de la poissonnerie, même les maisons sur le mail brûlaient. Papa qui était pompier était réquisitionné à la mairie.

Le dimanche quand on est rentré, on avait mis le poste, l'armistice était annoncé. Sur le moment on a cru que Pétain était bon, on faisait confiance au vainqueur de Verdun... on a vite déchanté !

Mardi 18 juin

Marie-Thérèse : Le feu reprend du côté de chez Badée. Les maisons sont complètement rasées. Beaucoup de Sézannais reviennent principalement de l'Aube. Notre pain est un peu dur, maman est obligée de le mettre dans un seau d'eau et de le laisser égoutter à la cave.

Mercredi 19 juin

Marie-Thérèse : On va commencer à faire du pain. Un voisin est désigné pour aller à la boulangerie Gillain. Il rentre encore des Sézannais, ils reviennent presque tous de l'Yonne. Ils étaient dans la bataille d'Anglure et des environs. Les Allemands ont trouvé de la résistance dans l'Aube et beaucoup de petits pays sont anéantis. Anglure est complètement détruite, il ne reste plus que douze maisons à peu près debout. Tous les jours on retrouve des cadavres de familles entières dans les caves.

Jeudi 20 juin

Marie-Thérèse : Nous avons enfin du pain frais et du beurre de Retortat. Papa et M. Thomas sont allés cher-

cher le linge que nous avions laissé sur une charrette de Mœurs qu'on avait rencontrée à Villenauxe. Nous avons été chercher une carte de pain. M. Rondeau remplace le maire qui n'est pas revenu. Le feu reprend sur le mail à l'Étoile et détruit encore tout un quartier. Les pompiers ont fort à faire ; ils n'ont que la pompe à bras et la moto pompe, leur capitaine est parti avec l'auto pompe...

Vendredi 21 juin

Marie-Thérèse : Les civils nettoient les rues et enterrent les bêtes mortes le long des routes. Radio Stuttgart nous annonce que le führer et les plénipotentiaires français se sont rencontrés en vue de l'armistice dans le wagon historique de la forêt de Compiègne.

Samedi 22 juin

Marie-Thérèse : Toujours d'après la radio allemande l'armistice serait signé ce samedi 22 juin à 19 h. Nous n'avons pas d'autres nouvelles, les journaux n'arrivent pas à Sézanne et l'électricité est coupée. Grand-père a trouvé une pile qui nous permet d'avoir un peu de nouvelles mais elles sont toujours pareilles.

Jacqueline : je devais faire ma communion en juin, mais le curé a annulé la cérémonie car il y avait trop de papas absents, finalement on l'a faite le 15 septembre.

Lundi 24 juin

Marie-Thérèse : L'Italie signe la paix avec la France, la cessation des hostilités aura lieu six heures après la signature de l'armistice.

Mardi 25 juin

On ne se bat plus en France. Il passe toujours beaucoup de troupes allemandes.

Mercredi 26 juin

Les Allemands occupent la France depuis Genève jusqu'à Dôle, Bourges, Tours, Angoulême et vingt kilomètres de profondeur au bord de l'océan atlantique jusqu'à la frontière espagnole.

Jeudi 27 juin

Il vient de passer un officier allemand qui a pris les numéros des maisons où les habitants ne sont pas rentrés. On a des bons de pain, de vin et de viande gratuits pour les hommes réquisitionnés. Papa est à la mairie comme pompier.

Vendredi 28 juin

Mme Moreau et Mme Thomas sont rentrées, elles ont été dans l'Yonne. Huguette a été tuée le premier jour de l'évacuation, sa sœur est partie quelque part avec une voisine.

Samedi 29 juin

Je suis descendue en ville, c'est la deuxième fois que je sors depuis quinze jours. Nous avons pu avoir du fromage et du beurre au Familistère.



Sainte-Claire de 1939 : le défilé en ville (Marie-Thérèse est à droite en robe blanche et capeline)

Nous avons rencontré un enterrement mais comme il n'y a pas encore de curé de revenu, le corps est porté tout de suite au cimetière. L'église est occupée par des prisonniers français et des réfugiés.

Samedi 6 juillet

Nous allons depuis quelques jours au bois mort. Le pain que nous achetons est tout plat, le boulanger n'a plus de levure. Mme Gillain, la boulangère, est rentrée. Sa petite fille est morte en chemin. Les Allemands nous filment quand nous attendons notre tour devant les commerçants.

Dimanche 7 juillet

Je suis allée au pain ce matin, il y avait foule, j'ai attendu mon tour pendant plus d'une heure. Nous commençons à entendre siffler les trains, quelques employés de l'A.L. retravaillent mais les trains ne transportent pas encore de voyageurs. Les lignes de Romilly et Esternay sont coupées par les bombardements.

Lundi 8 juillet

Comme ouvrières de l'atelier, j'ai déjà rencontré Goeffrette, Simone,

Mickette, Marthe.
M. Eckerlin est revenu d'Angoulême.
Nous allons au bois mort presque tous les jours.

Je vais au pain tous les jours, on fait la queue devant la boulangerie pendant plusieurs heures. Une dame s'est trouvée mal à côté de moi dans la foule. Mais le pain commence à être meilleur, il n'a plus deux centimètres d'épaisseur.

Mercredi 10 juillet

Denise et Mauricette sont venues à bicyclette de Romilly. Denise et ma tante ont été presque à Bordeaux, elles avaient perdu Mauricette à la sortie de Romilly, elle a été à Bourges, elle avait rencontré des personnes qu'elle connaissait. M. Jeantheau est arrivé d'hier, il est reparti ce matin avec son beau-frère pour aller rechercher les femmes dans la Loire.

Vendredi 19 juillet

Il y a trois épiceries ouvertes mais pour être servi il faut attendre au moins une heure ou deux. Bien

souvent quand notre tour est arrivé le magasin ferme faute de marchandises. On n'a toujours pas de sucre, de café, de chocolat et de pâtes.

J'ai conduit un soldat allemand dans un magasin et il s'est montré très généreux.

Samedi 20 juillet.

Le quartier se repeuple un peu. Plusieurs voisins sont revenus de l'Indre et Loire.

Cet après midi, il est passé des camions de prisonniers qui venaient du camp de Ste Menehould. Il y en a trois qui ont été libérés en passant à Sézanne, ils étaient cultivateurs dans les environs. Plusieurs prisonniers sont revenus principalement du midi. Ils ont rencontré beaucoup de Sézannais à Mussidan.

Jeudi 25 juillet

Nos patrons viennent de rentrer de Mussidan, il faut espérer que bientôt nous pourrions retravailler. La poste remarque de ce matin, les facteurs sont obligés de faire trois

tournées par jour tellement il y a de courrier mais ce matin nous avons reçu une lettre du 12 juin.

Nous avons de la viande les jeudi, vendredi et samedi. Il faut bien attendre deux heures pour être servi. Le reste de la semaine, il faut manger des légumes s'il en reste mais on ne trouve plus de beurre et il y a plus d'un mois qu'on n'a pas vu un œuf. Ils prennent tout en allant.

Dimanche 28 juillet

Je vais retravailler demain matin.

Lundi 29 juillet

J'ai repris le travail ce matin. Nous sommes dix à l'atelier pour remettre un peu d'ordre. Dans notre atelier, il n'y a pas eu trop de désordre à part tous les tiroirs fouillés et renversés. Il n'y a pas eu de verres cassés mais il ne reste plus de loupes.

Nous avons eu 300 grammes de sucre par personne, c'est presque un événement. On ne parle pas encore de café. À la mairie et la N.S.V il y a deux prisonniers

français qui viennent souvent chez nous et ils nous apportent du café en poudre qui est le bienvenu.

Nous avons reçu des nouvelles de mon oncle René, il est prisonnier, blessé à Épinal. On ne peut correspondre avec lui que par l'intermédiaire d'un civil.

Mercredi 31 juillet

Les deux camions de l'usine sont arrivés ; ils étaient partis de Mussidan depuis dix jours. Ils ont eu des difficultés pour l'essence et sont restés plusieurs jours à Poitiers.

Jeudi 8 août

Beaucoup de femmes d'ouvriers sont rentrées cette nuit. Le quartier est presque au complet à part Mme Caritte qui est dans la Creuse. M. Dauvergne, notre maire, est revenu et son remplaçant lui a laissé sa place désertée depuis bientôt deux mois. À l'atelier nous sommes une quinzaine, Marcelle ne vient pas et je suis seule au tirage.

Jeanne Ancelin n'est pas changée et nous raconte de drôles d'histoires sur son évacuation.

Lundi 26 août

Presque tout l'atelier est au complet mais nous sommes diminuées de 0,60 F par heure et les hommes de 1 F. Nous commençons à recevoir le « Paris-Soir » et « L'éclaireur de l'est » mais on ne peut plus correspondre avec la zone libre.

La semaine dernière on vendait du sucre par deux et trois kilos mais à notre tour, après avoir attendu trois heures, on n'en donnait qu'un kilo.

Il y a deux charcutiers d'ouverts mais à partir d'aujourd'hui, ils n'ont plus le droit de vendre du lard et de la graisse et nous avons du mal pour avoir un peu de beurre, il faut aller le chercher en campagne.

Il n'y a plus de vin. On a des cartes de viande, de sucre et de pain et on parle de carte de beurre.

Dimanche 8 septembre

Le régime allemand commence à se faire sentir. Tous les jours, il y a une corvée nouvelle à faire : haies à couper, trottoirs à nettoyer. La ville et les petites rues n'ont jamais été aussi propres.

Vendredi dernier, tous les hommes démobilisés à la gendarmerie de Sézanne ont été à la Kommandantur et tous ceux qui étaient revenus sans être démobilisés sont restés dans la cour ; ils sont partis le lendemain avec tous les prisonniers qui travaillaient dans les fermes et à Sézanne. Personne ne sait où ils vont ; ils étaient plus de 3000 à embarquer à la gare.

Ce matin, j'ai été faire la queue. Après deux heures d'attente on nous a fermé la porte au nez... pour une fois, j'aurais pu avoir un quart de chocolat, du vin et un paquet de pâtes.

On ne peut toujours pas écrire dans la zone libre.

On a droit à 500 g de sucre par personne au lieu de 300g ; mais la ration de viande est de 500 g au lieu de 700 g.

dimanche 15 septembre

Jacqueline a fait sa première communion

Lundi 16 septembre

C'est la confirmation de Jacqueline. J'ai été avec Renée à la Kommandantur

Jacqueline : l'école a repris le 1^{er} octobre comme d'habitude, elle était fermée depuis le 10 mai. Il manquait quelques élèves. On va nous obliger à vendre des photos du Maréchal Pétain.

Octobre 1940

On commence à voir apparaître des pâtes et d'autres produits d'alimentation.

Novembre 1940

Les commerçants continuent à faire des perquisitions. Nous avons eu pour la première fois 90 g de vrai savon.

Décembre 1940

J'ai reçu plusieurs cartes de Marseille. Nous avons des cartes pour toutes les marchandises mais jusqu'ici les commerçants ne sont pas trop sévères pour les tickets.

Jacqueline : l'hiver a été très froid, 50 cm de neige. Les hommes étaient mobilisés pour aller déblayer les routes avec leur propre pelle. On n'avait pas d'école. La ville nous avait donné des parcelles de bois, toute la famille participait au travail : abattre, scier, débiter et ramener du bois de sapins à la maison avec nos brouettes, c'était long et lourd. On pouvait se chauffer.

1941

Janvier 1941

Depuis le 1^{er} janvier, nous sommes complètement rationnés. Les hommes ont 400 g de pain, les femmes et les enfants ont 300 g et 200 g. Nous n'avons pas encore touché le savon de novembre et décembre.

À Romilly, à la suite d'une soi-disant bagarre entre jeunes gens français et soldats allemands, tous les jeunes gens de 18 à 22 ans ont été punis pendant quinze jours ; ils se rassemblaient à 6 heures du soir pour aller coucher dans des baraques en planches, sans feu, ni paille, ils n'étaient lâchés qu'à 6 heures du matin.



L'usine et sa cheminée

21 janvier 1941

Nous avons eu 140 g d'huile, c'est la première fois depuis le mois de juin. Nous avons aussi chacun un petit savon de 100 g.

Février 1941

Le 3 février, il y a eu plus d'un mètre de neige. Les usines ont été fermées pendant 4 jours pour que tous les hommes aillent déblayer la neige.

Mars et avril 1941

Il faut des bons pour avoir des chaussures et des vêtements. Les rations de pain, de viande et de matières grasses diminuent de plus en plus. Nous n'avons pas assez de nos 275 g de pain et de 300 g de viande. Plusieurs prisonniers sont rentrés d'Allemagne.

1942

Les restrictions se font de plus en plus sentir. Un homme touche 350 g de pain par jour, une femme 275 g, une personne de plus de 75 ans n'a droit qu'à 200 g. Pour le beurre, la ration est de 275 g. Le marché noir s'installe sur une grande échelle. Tous les hommes de 18 à 50 ans sont pris pour travailler en Allemagne.

1943

Mai et juin 1943

Je suis un peu malade et arrête mon travail pour 5 semaines. Je fais un petit séjour à Paris et le docteur Sautet me donne de la suralimentation pour 6 mois jusqu'au mois de décembre. J'ai droit à 450 g de beurre et 1500 g de viande en plus par mois.

Octobre 1943

Notre ration de pain est augmentée de 25 g par jour. Pour le mois de novembre la farine sera tirée à 90 % au lieu de 98 %. Par contre nous avons droit à 25 g de beurre par semaine. Notre ration est fameusement diminuée et nous n'avons pas vu de lard ou de graisse depuis deux ans.

En politique, les choses ont l'air de bien marcher. Les Américains occupent l'Afrique, la Corse et le sud de l'Italie. Depuis deux mois, les Russes repoussent les troupes allemandes sur une largeur de 500 km. Après la conférence de Québec, la conférence de Moscou commence.

1944

Les Allemands « évacuent » toujours de la Russie. En avril-mai, ils ont franchi la frontière de la Roumanie. Les Anglais avancent en Italie, ils ont pris Rome les premiers jours de juin. Bombardements en France, huit cents victimes à Noisy le Sec, quinze cents à Marseille.

26 mai 1944

Le Maréchal Pétain est de passage à Sézanne et se promène dans la foule.

6 juin 1944

Les Anglo-Américains débarquent en Normandie.

8 juin 1944

Bayeux est la 1^{re} ville française libérée par les Anglais.



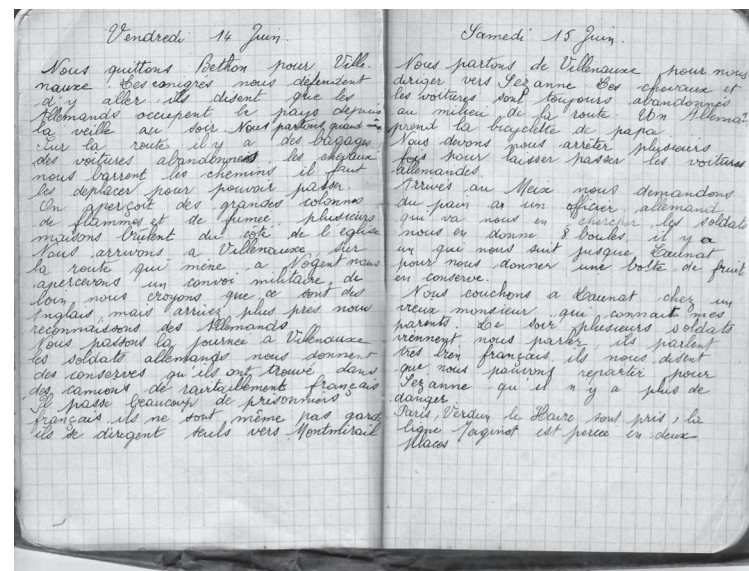
Chant'Morin connaît la chanson

par Chant'Morin et Jean-Pierre BEAL

La chanson est un art mineur comme persiflait Gainsbourg. Peut-être, à l'habitude de répondre Jean-Pierre Beal le président de Chant'Morin, « mais c'est sans aucun doute le plus direct, le mieux partagé, le plus fédérateur entre les catégories sociales et même les générations ». Il ne serait pas loin de paraphraser une autre formule : « la chanson c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». C'est un peu la démonstration locale qu'est en train de faire son association dans la vallée du Petit Morin et ses alentours...

Le Festival Grange depuis 14 ans (docs. 1, 2 et 3)

Chant'Morin, c'est aussi un peu l'histoire d'une grange. Celle des Roises, à Bergères-sous-Montmirail. Rachetée en 1979 par Jean-Pierre Beal elle a tout de la grange classique : étable, étage ouvert pour le foin, plancher en béton surélevé d'un mètre pour entreposer le matériel. Sauf qu'après deux ou trois anniversaires dans cette dépendance, le nouveau propriétaire, passionné de chanson française s'aperçoit aussi que tout cela fait furieusement penser à une



Deux pages du carnet de Marie-Thérèse



doc. 1 Une partie des bénévoles du Festival Grange, photo Étienne Begouen

salle accueillant ponctuellement des concerts et un peu de public. En fait une salle quasiment prête à l'emploi. Le plancher surélevé a tous les atouts d'une scène de bonne qualité, l'étable se révèle un coin-bar des plus agréables et la mezzanine un balcon très sympathique avec beau point de vue sur la scène. Bien sûr, il faudra refaire les trois grandes portes pour qu'elles s'ouvrent sur l'extérieur avec la sécurité nécessaire, installer des éclairages de secours, des toilettes,

mettre les extincteurs aux endroits stratégiques. Tout ça pour une poignée d'ouvertures annuelles au public mais Jean-Pierre Beal ne s'étend pas trop sur ce côté matériel, réalisé en quelques années. Au bout du compte, cette grange à chansons a tout d'une salle de concerts... rurale. Ces transformations ont démarré dans les années 1995. Et si elles ont lieu, c'est que les propriétaires ont des idées de spectacles vivants derrière la tête. Il faut tester la

chose et les amis s'y collent. Greg Zlapzinski l'harmoniciste qui fait maintenant les beaux soirs de la tournée d'adieu de Johnny Hallyday et son groupe de jazz, des petits groupes de rock locaux, un mélange de chanteurs de cabarets et de chanteurs de la nouvelle génération testent les lieux, le public, la convivialité possible, les qualités sonores du volume et au bout de quatre, cinq ans une association est née : Chant'Morin. On retrouve dans son nom, les deux sujets essentiels : la vallée du Petit Morin et l'envie d'animer cette mini région superbe, un peu méconnue, qui va de la source du Petit Morin à sa sortie de Montmirail, par de la chanson vivante.

La maturité

Pendant 10 ans, de 1995 à 2005 les choses vont se faire dans le cadre du bouche-à-oreille. C'est vrai qu'au début les gens de la Marne sont prudents par nature et donc on rencontre dans la grange un public un peu plus parisien que local et puis aujourd'hui, et c'est un des succès de l'aventure, on rencontre un public local largement majoritaire, si on inclut les rémois et les sézannais. En ce temps-là donc, on se retrouvait entre initiés pour déguster des spectacles de rois. Depuis, on y a applaudi des artistes de notoriété nationale comme Gilbert Laffaille, Francesca Solleville, Patrick Verbeke, Éric Toulis, Mouron, Xavier Lacouture ou de jeunes artistes qui constituent la jeune scène de la chanson comme Anna (prix vive la reprise), Katrin Wald(eu)fel (prix sacem 2008), le cirque des mirages, Yannick Le Nagard, Les fouteurs de joie, Tom Poisson, Laurent Madiot, le Freylekh Trio.... Le mélange et la proximité public, artistes en développement de carrière et chanteurs plus expérimentés sont sans aucun doute une des clés du succès du

Festival Grange qui a lieu début septembre et se veut convivial, estival et musical en diable.

Un des facteurs clés de la réussite de cette entreprise est probablement aussi le lien qu'entretient le président de Chant'Morin avec les musiciens et les jeunes chanteurs à travers le Centre de la Chanson dont il est le vice président (même si les groupes locaux trouvent leur place dans la programmation comme « le fil de l'eau » en 2009 ou « banc public » en 2008) (docs. 4 et 5). Le Centre de la Chanson aide les jeunes artistes dans leurs premiers pas vers le public et une série de concours dont le plus important « vive la reprise » est ce qui se fait de mieux comme tremplin et autres concours de jeunes artistes. Nombreux sont les artistes chevronnés qui suivent les travaux du Centre. C'est la seule structure qui ait pu par exemple, organiser une soirée en présence de Jean Ferrat durant laquelle 40 chanteurs au Théâtre Sylvia Montfort lui ont fait une grande fête et où l'on a pu entendre Jean Ferrat lui-même fredonner sur scène (ce qu'il n'avait pas fait depuis 1973...). Bref il y a là, une position d'observation qui doit profiter par ricochet aux soirées de Chant'Morin.

Un autre objectif pour l'association, a toujours été de multiplier les événements au-delà des concerts et de les compléter par des conférences musicales, des expositions, des signatures de livres qui augmentent la connaissance sur la chanson et son univers et puis de toucher tous les publics les plus jeunes comme les aînés. Il y a aussi le souci de multiplier les lieux d'animation, même si la Grange reste le centre nerveux (ces dernières années, on trouve des salles de fêtes, des restaurants, des pressoirs, une grange, une salle de cinéma, chez des particuliers) et de tisser des relations avec les autres



doc. 4 Banc Public au vendangeoir du Moulin Henry,
photo Jean-Luc Brocard



doc. 5 Une partie du public au vendangeoir Henry,
photo Jean-Luc Brocard

acteurs culturels de la région. « C'est une offre que je fais depuis le début de cette aventure, nous sommes ouverts à tous les partenariats, associations, collaborations, du moment que nous sentons que nous avons tous envie de ramer ensemble dans la même direction » rappelle Jean-Pierre Beal. Avec le public, les entreprises, les commerçants, les associations qui nous soutiennent depuis longtemps il n'y a pas de problèmes. Le

syndicat d'initiative de Montmirail et sa région par exemple avec son animatrice Céline Péchart qui fait partie à titre personnel du comité de pilotage de la manifestation est un rouage important de l'organisation de la billetterie. L'Office de Tourisme de Sézanne est aussi un relais important d'informations. Ils sont tous bien d'accord sur l'intérêt d'avoir localement des animations culturelles de bonne qualité.



doc. 2 Une partie de la grange pendant un entracte,
photo Étienne Begouen



doc. 3 Anna vue d'une partie de la salle, photo Jean-Luc Brocard

Depuis 4-5 ans le festival a trouvé sa vitesse de croisière avec notamment des liens nouveaux, comme en 2008 avec MAI en Mons Mirabilis, association culturelle de Montmirail et avec une équipe de bénévoles, amicale et solide.

Le programme du 14^e Festival Grange (devenu en sous titre Le Festi'VAL du Petit Morin) organisé autour de « Brel, ne nous quitte pas » est une étape importante dans cette petite histoire. On y trouvera du 4 au 13 septembre : sept concerts, trois expositions, une séance de signatures de livres sur la chanson, une causerie musicale, une séance de lecture pour les enfants à la bibliothèque intercommunale, une animation à la maison de retraite. On y trouvera aussi une animation pour environ 150 enfants des CM1 CM2 du canton sous la houlette d'Étienne Begouen conseiller municipal de Vauchamps et Marycke conseillère municipale de Bannay, tous deux membres du comité de pilotage du festival. Et encore quelques nouveautés comme un concert organisé pour la première fois par la MJC dans ce cadre....

« Et puis pour la première fois aussi, un parrainage qui nous touche : cette 14^e édition se tiendra sous le regard amical de Marcel Amont... Nous avons une grande amitié et une admiration teintée de tendresse pour lui. Après la tournée Age Tendre, il fera sa rentrée à Paris en octobre. Après, il prépare un DVD pour 2010. Et puis après... il préparera ses 60 ans de scène. Il a accepté d'être le parrain du festival 2009 ou plutôt le grand frère. C'est un plaisir de le savoir à nos côtés, avec sa gentillesse et son talent. Il chante à Bruxelles durant le mois de septembre. Nous lui ferons la fête un peu plus tard pour la sortie de son livre -Sur le boulevard du temps qui passe- ... »

Une vraie expérience de presse associative

Le Festival est sans doute la vitrine de cette association. Reste que 2008 a été une année riche en créations. On y trouve la création d'un petit journal associatif (le Chant'Morin évidemment) (doc. 6) dont la ligne éditoriale est claire : servir de relais à un maximum d'initiatives culturodistrayantes (néologisme qui s'explique tout seul) dans une région qui couvre Montmirail, vallée du Petit Morin, Sézanne. Bien sûr on y trouve beaucoup d'info autour de la chanson mais aussi beaucoup de petit reportages qui rendent ces 8 pages trimestrielles couleur très vivantes. Et puis la maquette réalisée par Jean-Claude Madjalian, adhérent de Bergères-sous-Montmirail, réunit les caractéristiques d'un petit journal très vivant. Le pari de Chant'Morin a été de réunir dans un agenda tous les événements locaux programmés pour le trimestre suivant. On retrouve l'esprit de Chant'Morin : des choses de qualité sans se prendre trop au sérieux. C'est gratuit, il faut juste s'inscrire ou mieux adhérer (et oui il faut quelques soutiens) et ça marche...Le n°7 sortira le 21 septembre.

Christelle Gasté, présidente du comité des fêtes de Vauchamps, qui fait partie du comité de rédaction du Chant'Morin, précise que le comité est obligé de choisir chaque trimestre les sujets traités parmi beaucoup d'initiatives locales. Donc il y a de la matière...

Ballades, Balades dans la vallée du Petit Morin

Ensuite Chant'Morin en association avec MAI en Mons-Mirabilis, a fait œuvre d'éditeur puisqu'en toute fin 2008, cette association a coordonné, organisé l'écriture et la mise en photos d'un ouvrage « Ballades, Balades dans la Vallée

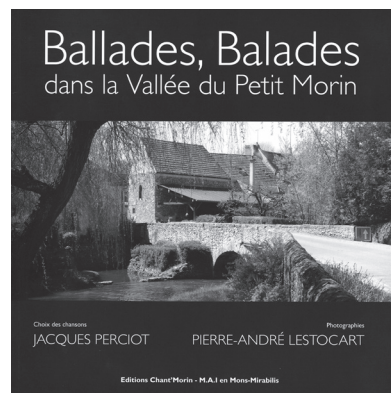
du Petit Morin ». (doc. 7) C'est un livre de photographies de Pierre-André Lestocart. Une balade poétique dans la vallée du Petit Morin, en photos et en chansons. Les différents paysages sont accompagnés des bribes de chansons choisies par Jacques Perciot. Il évoque les différentes personnalités du Petit Morin depuis sa source (à Morains-le-Petit) jusqu'à la Brie Champenoise en passant par les mystérieux Marais de Saint-Gond.

Le parcours s'arrête aux portes de Verdelot, où l'on pourra constater que cette vallée a toujours su plaire aux poètes, aux auteurs, aux musiciens et aux chanteurs....

Lancé à la veille de Noël 2008, le



doc. 6 La publication Chant'Morin



doc. 7 Ballades, Balades

livre a été bien relayé par la presse régionale et un passage au Journal Télévisé de FR3 lui a donné un bon écho. Résultats les éditeurs prudents avaient misé sur un tirage de 800 exemplaires qui a été vite épuisé...après les séances de signature à la bibliothèque municipale de Sézanne et dans les librairies de Sézanne et Montmirail.

Les causeries musicales

(docs. 8, 9 et 10)

L'association ne s'interdit pas les expériences diverses en matière de

chansons. Il y a quelques années, elle a lancé les causeries musicales avec Jacques Perciot sur différents thèmes liés à la chanson. La première a été « Du vin dans la chanson française... » Qui aime le vin n'a, en général, rien contre la chanson. Chanter assèche la glotte, boire un coup nous fait chanter. Les divins nectars, comme les plus humbles piquettes, ont inspiré des milliers de chansons. Cette causerie chatouille fort agréablement les papilles de nos tympan. Elle nous rappelle aussi que la chanson s'est montrée bonne frangine du pinard

en des circonstances dramatiques : révoltes vigneronnes, guerre de 14-18...

Le cadre de cette première causerie n'avait rien de sordide ni de paradoxal, puisque il s'agissait de la Villa Bissinger, maison du Syndicat international du vin de Champagne. Elle a été donnée, depuis, en des parages parfaitement recommandables, telles les caves Pérardel à Châlons-en-Champagne. Elle s'avère idéale, voire conseillée, avant toute séance de dégustation qui se respecte.

D'autres causeries sont venues ponctuer le programme des réjouissances. Citons celle consacrée à Bobby Lapointe ou bien celle dédiée aux chansons de la Grande Guerre. Homme de radio, journaliste, écrivain, amoureux de la chanson, conteur invétéré, Jacques Perciot se plaît à peindre la chose chansonnière des couleurs qu'elle mérite : de l'émotion, de l'humour, des violons, du poil à gratter et un soupçon de mélancolie. Désormais, lorsqu'il se promène dans les rues de Sézanne ou de Montmirail, des gens le reconnaissent et lui sourient. Cela le rend gai comme un Italien quand il sait qu'il aura de l'amour et du vin. Il sévira lors de la quatorzième édition du Festival Grange. Nous sommes quelques-uns à nous en réjouir.



doc. 9 Une fin de soirée à la grange, photo Jean-Luc Brocard



doc. 10 L'interview où l'on croit reconnaître Brassens, Ferré, et Brel (de dos), photo Étienne Begouen



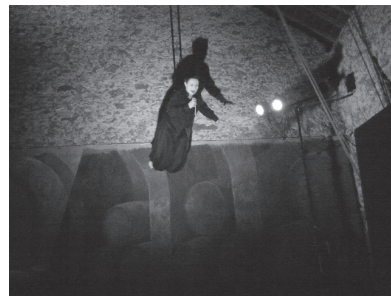
doc. 8 Jacques Perciot lors d'une de ses conférences musicales, photo Pierre-André Lestocart



doc. 11 Soirée adhérents du 27 juin 2009, photo Tomek Rossa



doc. 13 Soirée adhérents du 27 juin 2009, spectacle Mouron 1, photo Catherine Allex



doc. 12 Soirée adhérents du 27 juin 2009, photo Tomek Rossa

Des résidences

Enfin la dernière expérience et investissement (artistique...) de Chant'Morin dans la chanson vivante ne sont pas bien vieux. Les lieux (la maison de la famille Beal et la Grange) ont été prêtés, (sous le regard bienveillant de Gisèle Beal, la maîtresse de maison qui participe bien sûr et heureusement aux activités de l'association, en duo avec sa sœur Jacqueline elle-même habitante de Bergères) pour une résidence de 15 jours, à Mouron et Terry Truck. Avec quelques danseuses aériennes, la petite troupe y a monté son nouveau spectacle « les chansons du Paradis ». Mouron est une habituée du Festival Grange et d'ailleurs, c'est elle, accompagnée par Terry Truck au piano qui ouvrira le 4 septembre le 14^e Festival Grange à Vauchamps par un concert en hommage à Jacques Brel « quinze années d'amour ». Spectacle dont Valérie Lehoux dans *Télérama* dit : « Rien ne l'effraye, Mouron. Pas même de chanter le gigantesque Brel sans autre filet qu'un piano. Et comme d'habitude, elle s'en sort bien. Elle nous accroche l'œil et l'oreille avec son chant vibrant, franc, direct, d'autant plus impressionnant qu'il émane d'un corps miniature... Quelle force ! L'ancienne soliste d'Alfredo Arias a toujours ses airs de tornade. Sincérité et engagements garantis ».

Après le Big Bazar, l'oreille en coin, les spectacles d'Alfredo Arias, Mouron considérée par beaucoup comme une des grandes dames de la chanson, fait surtout carrière en Allemagne, même si elle a rencontré en juillet un vrai succès au festival d'Avignon.

Après 15 jours de travail donc, en résidence à Bergères-sous-Montmirail, Chant'Morin a pu offrir le 27 juin, à ses adhérents (adhésion annuelle 10 euros), une « première » gratuite (avant que le spectacle ne parte en tournée) assez

incroyable de talents, d'émotion, et d'images improbables dans cette grange de la Brie Champenoise. (docs. 11, 12 et 13) Des danseuses aériennes revenant de Las Vegas, accompagnant des chansons de Brel, Piaf, Trenet ou Mouron avec un Terry Truck au piano à queue noir, en grande forme. Bref une de ces soirées où quelques années plus tard on ne sait plus ce que l'on a fait avant ou après, mais qui restent gravées dans les souvenirs... Sans aucun doute à renouveler, à voir le sourire béat du public, ravi d'avoir pu participer à la fête.

Et pour dans quinze ans... soufflez dessus !

Quand on demande à Jean-Pierre Beal ce qui lui plairait dans l'avenir pour le petit festival et l'association Chant'Morin, il reconnaît qu'il aimerait surtout trouver un peu plus d'écho du côté des collectivités locales. Un peu plus de marques d'intérêt. Même si, c'est vrai, en 2009 comme en 2008 la CCBC a montré qu'elle portait une attention positive (et réconfortante) aux initiatives de l'association. Le festival existe. On ne peut plus dire qu'il faut faire la démonstration de son intérêt. Il a un vrai public, fidèle, qui recrute de nouveaux spectateurs. Les commerçants, les entreprises, les enseignants du canton de Montmirail (puisque l'événement est plutôt centré sur Montmirail et la vallée du Petit Morin) jouent le jeu, la presse relaie bien l'info. La Sacem, France Bleu apportent leur soutien. « Ça fait quand même 14 ans qu'avec nos petits bras et nos passions nous faisons vivre la chose sans (presque) rien coûter à la communauté. 14 ans c'est pas rien ! Le risque est que le groupe de bénévoles s'épuise un peu s'il n'a pas le sentiment que cette animation est soutenue, un peu reconnue et regardée avec une attention positive par tous les

acteurs de la vie sociale et politique. Maintenant, il suffit de souffler dessus... »

La chanson n'est pas l'investissement culturel le plus onéreux, mais c'est le mieux partagé, le plus ancré dans la vie des gens. Ce n'est sans doute pas un hasard si, il y a 2 ou 3 ans dans une émission de France 2, on trouvait dans les 100 français les plus importants aux yeux des téléspectateurs 20 à 25 chanteurs (pour 3 ou 4 auteurs, 1 architecte, 2 ou 3 scientifiques, 2 ou 3 compositeurs, 2 ou 3 peintres...etc, de mémoire.)

À une poignée de kilomètres d'Épernay, de Reims, de Chalons voire de Paris, maintenant que le travail de structuration, de débroussaillage, de relationnel avec les artistes, avec les partenaires a été fait il serait dommage de laisser perdre ces savoir faire. C'est un peu l'ancien conseil en communication et ex-directeur de la communication interne des AGF (dans une vie antérieure) qui parle « On peut continuer comme cela pendant quelques années. Nous avons dépassé la taille critique. Nous nous amusons bien et nous faisons plaisir à beaucoup de gens. Mais il y a de la place pour un festival chanson de très bonne taille, utile, bien placé géographiquement. Il faut juste souffler dessus pour changer de dimension. »

Ce petit souffle, c'est pas grand chose. C'est l'envie d'aider à la manœuvre, de fédérer, d'amener du « culturodistrayant » de bonne qualité, de faciliter les choses, de montrer que l'on est à côté des initiateurs et de donner un peu de rêve pour compléter l'offre culturelle qui existe déjà. Les compétences existent, elles ne demandent qu'à mieux servir encore.

« J'ai envie de dire c'est pas cher et ça peut rapporter gros (pas en sous, c'est vrai) » conclut Jean-Pierre en souriant. Et puis le Petit Morin a toujours été un lieu d'accueil pour les chanteurs, les auteurs, les artis-

tes. Ce ne serait, après tout que le maintien d'une tradition. Encore faut-il avoir envie de souffler dessus...

*Association Chant'Morin
Les Roises
51210 Bergères sous Montmirail
chant.morin@wanadoo.fr
06 80 43 66 52*



Loyse de Pleurre épouse Jean Mauroy (de Troyes) en 1541

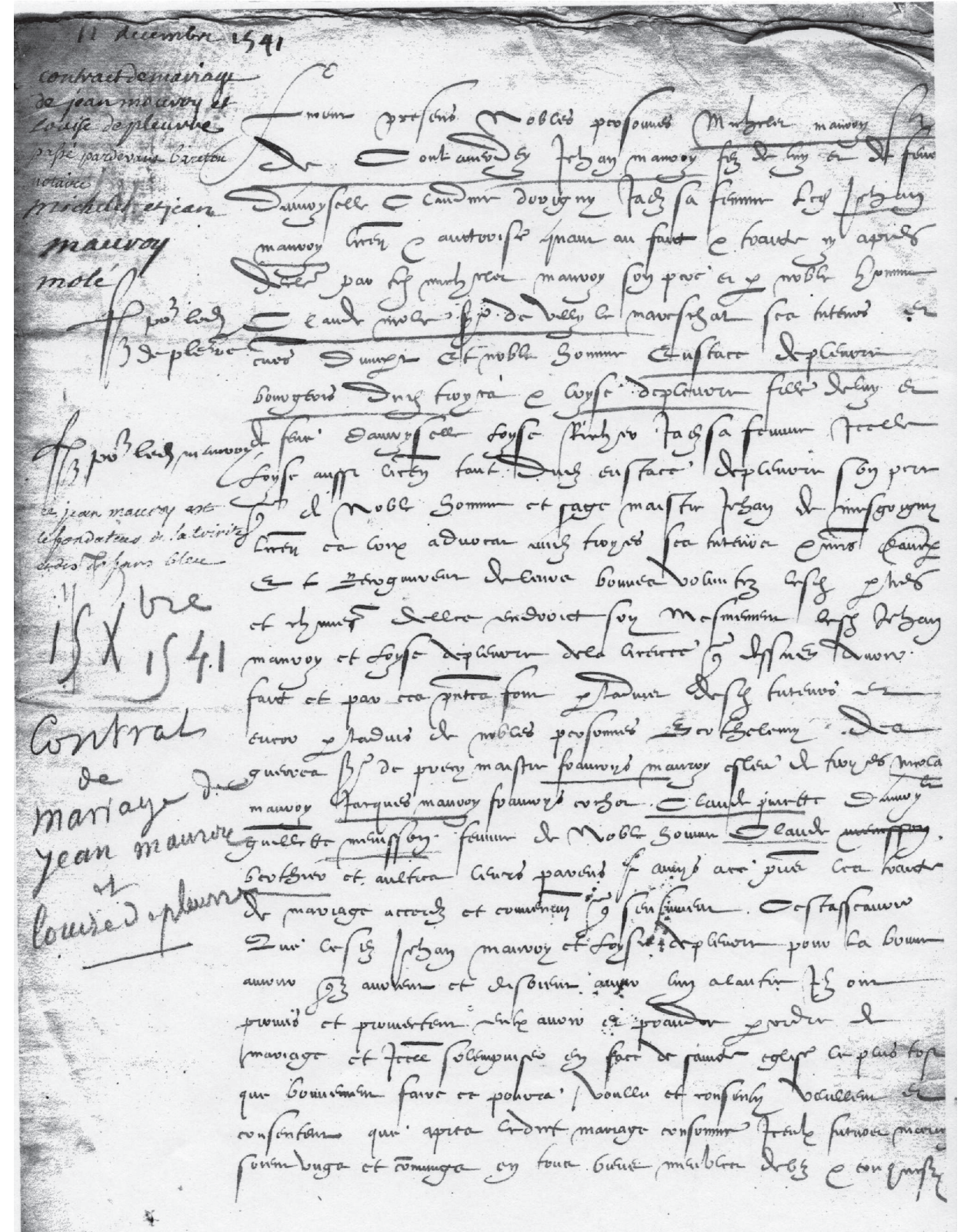
par Maurice DERVIN

C'est en faisant l'acquisition d'un contrat de mariage datant de 1541 écrit en vieux français que j'ai découvert cette famille de Pleurre, d'ancienne noblesse de Champagne, fief de la famille de Châteauvillain (Haute-Marne) descendant en ligne directe de Joinville.

Dernière Généalogie des Sires de Pleurre
(d'après des papiers de famille)

Michel de Pleurre	(1) Guy de Pleurre, Bailli de Sézanne, Seigneur de Sorel (pris Vaux) + 1561	(2) Guillaume I ^{er} de Pleurre, Seigneur de Hiesges + vers 1410 (2 enfants)
Thomas, chapelain de l'archevêque d'Autun (1491)	(3) Guillaume II de Pleurre, Seigneur de Hiesges, ép. Catherine de Bourc (vers 1466) (9 enfants)	(4) Guillaume III de Pleurre, 1464-1530, ép. Jeanne de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Guillaume de Pleurre, ép. Guillaume de Vasson, ép. Jean de Hiesges	(5) Renaud de Pleurre 1505-60, ép. Hélène de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(6) Pierre de Pleurre 1548, ép. Jeanne de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Nicolas de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(7) Pierre de Pleurre 1560-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(8) Pierre de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Samuel de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(9) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(10) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Maurice de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(11) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(12) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Claude de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(13) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(14) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Jean de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(15) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(16) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Charlotte de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(17) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(18) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Constant de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(19) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(20) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Georges de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(21) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(22) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Pierre de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(23) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(24) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Jean de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(25) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(26) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Maurice de Pleurre, ép. Anne de Hiesges	(27) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy	(28) Claude de Pleurre 1600-48, ép. Marie de Hiesges, ép. Jean de Mauroy
Blason des Sires de Pleurre		

doc. 1 Généalogie des sires de Pleurs (dans laquelle on voit Louise qui épouse J. Mauroy) par l'abbé Bongrain, ms de 1927.



doc. 2 Contrat original de mariage de Loyse de Pleurre et Jehan Mauroy, au 11 décembre 1541.

Grâce à la notice sur le village de Pleurre de l'abbé Bongrain rédigée en 1927, j'ai retrouvé la lignée des de Pleurre, qui n'ont jamais habité le château fort. Il s'agit de l'ancien château qui a précédé l'actuel ; ils en étaient seulement les propriétaires.

Guillaume II de Pleurre, seigneur de Règes (Aube) a épousé Catherine Perricart, d'une famille normande établie à Troyes, anoblée en 1433. Ils ont eu 9 enfants (5 garçons et 4 filles).

La branche troyenne remonte à Colin de Pleurre, seigneur (en partie) de Précy-Notre-Dame, Pel-et-Der et Vaubercey (Aube). Ces châteaux forts ont disparu vers 1600.

Un blason des de Pleurre a été récupéré au château de Précy-Notre-Dame. Il est encore chez un propriétaire d'une vieille ferme, scellé sur une cheminée. Une galerie souterraine a été découverte en faisant des travaux ; elle allait du château à l'église.

À Pleurs, le même blason a été aussi récupéré du château fort. Celui-ci est scellé dans la cheminée au sous-sol du château actuel (voir photographie).

Colin de Pleurre a épousé Loyse Molé, fille de Guillaume Molé, chef d'une grande famille bourgeoise de Troyes. De ce mariage sont nés deux enfants : Eustache de Pleurre et Anne de Pleurre, cette dernière mariée successivement à Jean de La Perreuse et à Jean de Vassan.

Eustache de Pleurre, seigneur de Précy-Notre-Dame, lieutenant général, juge au présidial de Troyes, dont le père était trésorier général à Carcassonne sous Henri III, se marie à Loyse Richer. Ils sont parents de Marye de Pleurre qui épousa Eustache de Mesgrigny, conseiller du roi, président du bailliage de Troyes, et Loyse de pleurre, elle-même mariée en 1541 à Jehan Mauroy, seigneur de Colaverdey (Saint-Chamont-

sous-Barbuise) (Aube), prévôt de la monnaie.

Le 14 août 1556, ils achètent la maison de l'Aigle, rue du cerf à Troyes, pour le prix de 5500 livres. Ils fondent l'hôpital et le collège de la Trinité, pour les orphelins en vue de leur apprendre un métier ; on les appelle les enfants bleus car ils sont habillés de bleu. Après une courte vie, Jehan Mauroy, ancien contrôleur des aides, conseiller de la ville, capitaine arquebusier, décède en 1570. En 1580 Loyse de Pleurre, sa veuve, confirme par testament la fondation de l'hôpital de la Trinité.

L'hôtel de l'Aigle est confié aux Trinitaires, qui l'abandonnent en 1593 : ce sera la fin pour l'hôpital et pour Loyse de Pleurre.

On y verra en 1746 la création de la première manufacture de « bas de métier » de Troyes.

Après la Révolution, les bâtiments deviennent vacants et sont loués à un gros marchand.

En 1794 l'orphelinat et la manufacture ferment. Les bâtiments sont revendus plusieurs fois pour arriver en 1966 où ils sont achetés par la ville de Troyes qui contribue à leur restauration, assurée par l'association des compagnons du devoir.

L'hôpital de la Trinité, anciennement hôtel de l'Aigle (1409), puis appelé hôtel Mauroy au XIX^e siècle, est depuis 1974 la Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière à Troyes.



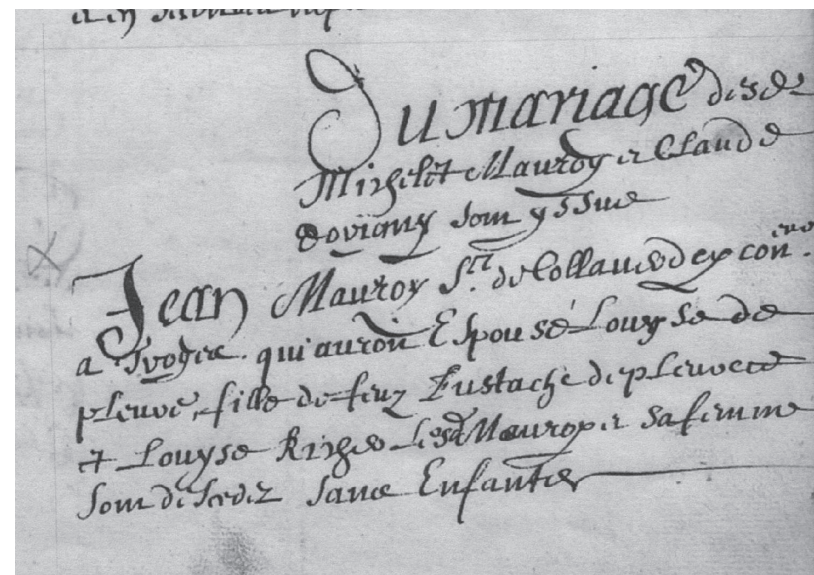
doc. 3 L'hôtel Mauroy, aujourd'hui Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière, Troyes. Photo Michel Vuillemin.



doc. 4 Blason des de Pleurre, récupéré de l'ancien château fort de Pleurs (photographié en 2004 au château actuel).



doc. 5 Armes de Loyse Mauroy, née de Pleurre, sur une poutre de la Maison de l'Outil. Photo M. Dervin, 2009.



doc. 6 Ascendance et descendance de Loyse de Pleurre, in « Généalogie des Hennequin », Médiathèque de Troyes.

Loyse de Pleurre et Jehan Mauroy sont décédés sans enfant. Cette famille a fait preuve de beaucoup de générosité. Ils sont enterrés dans le caveau de la chapelle des Berthier à Saint-Jean-au-Marché à Troyes. Loyse de Pleurre était l'arrière petite fille de Nicolas Berthier et Jacqueline Pougeoise ; c'est pourquoi ils demandèrent tous les deux dans leurs dernières volontés, d'être enterrés dans cette chapelle.

Sources :

Abbé Bongrain (curé de Pleurs), Notice sur le village de Pleurs, 1927, ms.
Maison de l'Outil et de la Pensée Ouvrière (7 rue de la Trinité, Troyes), Hôtel Mauroy, cinq siècles d'histoire : 1409-1999.
Généalogie des Hennequin, Médiathèque de Troyes.

Remerciements à :

Philippe Vergès,
Claude Maillard, pour la transcription de l'acte de 1541.



Les P'tits Marins du Grand Morin

par Jean-François MAILLET

Les personnages de cette fiction réaliste, membres des P'tits Marins du Grand Morin :

Jack Gaudard, violoniste et ancien dentiste.

Nicolas, dit « le mousse », nouveau guitariste du groupe.

Cyril Veltz, chanteur et ancien instit.

Fabrice Laurenceau, chanteur, agriculteur et amuseur.

Brigitte, djembéiste et aide-cuisinière.

Patrice « Tio » Boreux, chanteur et soliste involontaire.

Yves Renoir, chanteur et artiste.

Damien Noël, chanteur, paysan vigneron et révolutionnaire.

Jean-François Maillet, chanteur, flûtiste et éventuellement instit.

Avertissement : Toute ressemblance avec la réalité serait tout à fait normale... à part cette rêverie de concert ouessantin...

Intérieur nuit. Le bar « le Ty Korn », sur l'île d'Ouessant. Bar en forme de barque. Lambris sur tous les murs. Tableaux représentant des phares dans la tourmente. Drapeaux irlandais et breton derrière le bar. De la Guinness à la pression dans tous les verres des clients. CD de Soldat Louis en fond musical. Le groupe Les P'tits Marins du Grand Morin s'apprête à donner là un concert en première partie de Michel Tonnerre, l'un des meilleurs auteurs de chants de marins.

Yves : « C'est quand même génial qu'on soit là, sur cette île du bout de la Bretagne, et en première partie de Michel Tonnerre !!!

Jean-François : Ouais, c'est chouette... Surtout qu'on a chanté pas mal de ses chansons, comme « Mon p'tit garçon » ou « Le vieux »... Patrice, réglé comme du papier à musique, entonne aussitôt le début du Vieux.

Fabrice : Stop, Tio, ça suffit, on la connaît, la chanson !

Yves : On en a appris un paquet, des chansons, depuis que le groupe existe !

Nicolas : Vous vous renouvez ou vous chantez toujours les mêmes ?

Fabrice : Ben y a les incontournables, comme Santiano ou Du rhum, des femmes, que l'on fait souvent en rappel et que les gens nous réclament, et puis il y a les chants de marins traditionnels ou récents, mais peu connus... mais qui mettent bien l'ambiance aussi... Le public souvent enregistre vite l'air et chante avec nous.

Jack : On a même un gospel marin : Mister Stan !

Jean-François : Moi, Santiano, elle me gonfle un peu, mais on est obligé de la chanter !

Nicolas : Vous avez pas de compos originales ?

Jean-François : On a essayé deux, trois trucs, mais c'est pas évident à mettre en place.

La sono diffuse « Frères du port », une très belle chanson de Soldat Louis, et les marins reprennent le refrain en chœur.

Yves : C'est vrai que c'est cool de venir chanter ici. Y a juste un truc qu'est pas cool, c'est le bateau !!! Heureusement qu'ils ont des petits sacs...

Jack : Ouais, je crois que là ils vont être obligés d'en racheter !

Jean-François : Pourtant la mer était calme...



Cyril



Brigitte

Yves : Bon, je reprendrais bien une bière !

Brigitte : Faites attention, on a un concert après. Faut qu'on reste concentrés... et sobres...

Damien : Arrête le jus d'orange, Brigitte, ça te monte à la tête !

Les clients au bar écoutent un gardien de phare raconter les nombreuses tempêtes qu'il a subies, calfeutré dans sa tour.

Jack : Si vous saviez comme j'ai le trac...

Jean-François : Comme à chaque concert...

Le serveur arrive et ils recommandent tous une bière, sauf Brigitte.

Patrice : On chante John Kanak, ce soir ?

Damien, presque en criant : Il est mort, John Kanak ! On te l'a pas dit, Tio ? Alors, c'est fini, John Kanak... On peut plus la chanter !

Un blanc dans la conversation.

Nicolas : Y a un truc que j'aurais bien voulu savoir, une question que j'ai pas encore posée, c'est comment le groupe a commencé, qui a eu l'idée de...

Jean-François : C'est moi qui ai créé le groupe il y a environ 7 ans. Je faisais partie de la chorale Colin Muset de Sézanne, comme Jack. Et j'avais un ami qui chantait dans un groupe de chants de marins à Reims. Habitant les Essarts-lès-Sézanne, ça faisait un peu loin pour aller aux répétitions, même si ça me tentait bien. À cette époque j'adorais déjà la Bretagne et la musique celtique. Alors j'ai décidé de créer un groupe de chants de marins sur Sézanne. J'ai passé un article dans l'Union. La première répét s'est faite chez moi, dans mon salon. Il y avait quatre chanteurs de Colin Muset, et Yves Leroy, un ancien marin qui avait vu l'article dans le journal. La première année, comme instrumentistes, il y avait moi à la guitare et une petite jeune à la flûte. Notre premier concert a eu lieu à la foire au vin...

Fabrice : Alcoolique ! Ça m'étonne pas ! Tu y allais pour chanter ou pour picoler, hein ?

Patrice : Ouais, c'était génial la foire aux vins !

Jean-François, imperturbable : La deuxième année, ça a beaucoup bougé. Le groupe s'est stabilisé la troisième année avec l'arrivée de



Damien



Fabrice

comme JF ?

Fabrice : Non, y a pas que ça dans la vie... Moi j'aime bien Soldat Louis, normal... Mais au départ je suis un grand fan de Téléphone et de Renaud...

Yves : Laguna ou Versatyl ?

Air navré de tout le monde.

Yves : Excusez-moi, c'est l'air marin qui me fatigue...

Fabrice : Maintenant j'écoute Beaucoup Jean-Louis Aubert et Bertignac...

Jack : Moi j'ai découvert les chants de marins et la musique celtique en rentrant dans le groupe. À la maison j'écoute de la musique baroque, avec un faible pour Vivaldi.

Un vieux marin de l'île entre dans le bar, laissant pénétrer pendant quelques instants la musique des vagues et de la mer.

Cyril : Ouais, les quatre saisons, ça n'a pas grand chose à voir avec Du rhum, des femmes ! On est sur une autre planète !

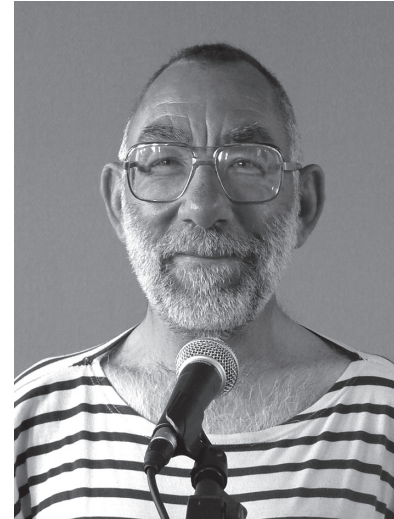
Yves : Moi j'étais très Country Blues et Rockabilly...

Jean-François : C'est qui, Billy ?

Yves : Bonne question, merci de l'avoir posée, vous passez votre tour, vous n'avez pas le droit au



Jack



Patrice dit « le Tio »

coup de fil à un ami et vous ne passez pas non plus par la case départ pour toucher vingt mille francs... Bon, soyons sérieux...

Tous les marins éclatent de rire.

Damien : Ça serait bien la première fois...

Yves : Avec le groupe j'ai découvert Soldat Louis et j'ai plongé presque à corps perdu dans la musique celtique... avec un faible pour la cornemuse...

Jack : Moi, dans le même genre que la cornemuse, j'ai acheté une bombarde. Mais je suis obligé de jouer dans le jardin ; à cause du bruit Odile, ma femme, me met dehors !

Une bagarre éclate entre deux marins imbibés de bière, mais les chanteurs n'y prêtent que peu d'attention.

Patrice : Moi j'adore le piano, Wladimir Horowitz, les Platters, le chant, le flûtiste James Galway, le chant choral, tout ça c'est le plus sublime !

Fabrice : Il manque plus que Demis Roussos, et on aura fait le tour !

Jean-François : Et toi Nicolas ?

Nicolas : Ouais je vois que vous



Jean-François

avez tous des goûts assez différents. Moi c'est encore autre chose, et qui n'a rien à voir du tout avec les chants de marins, c'est le Hard Rock : AC/DC, Airbourne, Kiss, Black Sabbath...

Cyril : Oulah ! Ça ferait presque peur ! Moi j'ai un peu les mêmes goûts que Jean-François. J'ai découvert la musique irlandaise lors d'un stage là-bas en 97, et j'en suis tombé fou furieux. En Irlande ils vivent avec la musique, se regroupant spontanément dans les pubs ou dans la rue pour jouer, chanter, danser. J'aime aussi beaucoup les Beatles, et Lenny Escudero, aux chansons sublimes mais pas assez connues...

Damien : Et toi, Brigitte ? On t'a pas encore entendu.

Brigitte : J'aime la musique parce que ça détend. C'est tout...

Damien : Moi je suis quelqu'un de très sensible à la musique. J'aime beaucoup les mélodies qui touchent au cœur, comme le jazz manouche, les chants corses, et la musique classique en général...

Yves, regardant sa montre : Ça va

bientôt être l'heure de chanter...
Le bar se remplit peu à peu de jeunes, d'anciens et de touristes.

Jack : Ouais, parce que y a quand même que ça de vrai, les concerts !

Fabrice : Et les femmes, faut pas les oublier !

Damien : Et le rhum !

Cyril, sortant de sa réserve : Et la bière !

Jean-François : On devrait en faire une chanson !

Jack : Je garde un très bon souvenir de notre premier concert à Montmirail, pour l'ambiance générale, et Épernay, où on avait été bien sonorisé, on avait l'impression que le son était partout, on s'entendait tous parfaitement...

Jean-François : C'est sûr que c'est pas comme notre dernier concert à la foire aux vins où on avait un seul micro pour tout le groupe ! C'était un peu juste !

Fabrice : Tant qu'on a à boire !

Yves : On commence à avoir une bonne sono maintenant... même si on n'est pas les rois de la technique.

Jean-François : Plutôt les rois de la bricole !

Patrice : Vous vous souvenez quand on a chanté à Connantre ?



Yves



Nicolas

Heureusement qu'il y avait des autruches devant la scène, sinon y avait personne pour nous écouter !
Brigitte : Nos chants apportent du bonheur aux gens, et c'est l'essentiel ! Ce que j'aime, c'est faire des concerts avec d'autres groupes, et se retrouver avec eux à la fin pour discuter.

Yves : Pour moi chaque concert est un bon souvenir, tout simplement.

Patrice : Et quand on a chanté John Kanak avec...

Fabrice : Stop, Tio ! Stop !

Jean-François : À Bannes, ça a été génial, tout le monde a participé et a chanté avec nous, et on a même fait quatre rappels !... Mais j'aime les répets aussi ! Y a des soirées où on se marre bien !

Brigitte : Ouais, la répét le mercredi soir, ça fait une vraie coupure avec le travail.

Damien : Ça nous sort du quotidien... Et puis j'aime bien ce groupe où on a tous des parcours différents, on est tous différents l'un de l'autre, mais finalement, malgré quelques prises de bec,

l'alchimie prend bien... Chacun apporte ses différences et on en sort, je crois, tous enrichis !

Fabrice : Il parle bien, le gars !

Nicolas : Moi je suis plus jeune que vous...

Yves : Merci de nous le rappeler.

Nicolas : ...mais j'aime bien l'ambiance.

Brigitte : Ce qui serait bien quand même, c'est qu'on arrive à trouver un accordéoniste !

Le patron du bar, s'approchant : Bon, les gars, ça va être à vous...

Vous allez mettre le feu, hein ?

Fabrice : On n'est pas Johnny, mais on va faire ce qu'on peut !

Le patron : Vous prendrez bien un p'tit Lambig avant de commencer ?

Brigitte : Non !!!

Le patron repart derrière le bar.

Damien : En fait, on est tout simplement une bonne bande de copains, qui adorons chanter ensemble !

Fabrice : Et déconner... Faut pas oublier la déconnade ! Y a que ça de vrai !

Jean-François : Et une bonne bouffe ensemble de temps en temps, style soirée beaujolais, c'est pas mal non plus !

Patrice : Le mieux c'est quand même de chanter John Kanak !

Cyril : Tiens, y a longtemps qu'on en avait pas entendu parler, de celui-là !

Damien : Non, ce qu'est génial, c'est nos discussions à la fin de la répét sur la politique, la pollution, qu'on partage nos idées !

Brigitte : Non, vous avez tous faux : ce qui est vraiment bien, mais vraiment bien, c'est quand vous me laissez parler... Et c'est tellement rare ! »

Tous éclatent de rire. Puis Jean-François se lève et les autres le suivent pour écrire une nouvelle page, celle-ci imaginaire, de l'histoire des P'tits Marins du Grand Morin...



Les P'tits Marins du Grand Morin



Regard sur Maryse Renard

Propos recueillis par Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

Maryse Renard écrit.

Les lieux l'inspirent, non seulement pour évoquer son enfance mais aussi pour faire parler des gens, pérenniser des rencontres. Lieux de mémoire et mémoire des langues. (doc. 1)

Le village où a grandi Maryse est en fait bien particulier. Il suffit de nommer les marais de Saint Gond, Mondement,, les grottes néolithiques, une église magnifique avec un clocher rare, pour reconnaître que nous sommes à Villevenard. (doc. 2)



doc. 1 Maryse Renard écrit



doc. 2 Villevenard : un lieu de mémoire

Maryse, pouvez vous nous dire d'où vous vient votre goût pour l'écriture ?

J'ai passé mon enfance au café épicerie de mes parents où j'ai rencontré des gens qui aimaient raconter des histoires, les chasseurs, le tueur de cochon, un monde d'homme du côté du café, un monde de femmes du côté de l'épicerie. Très jeune j'ai été sensible à des manières de parler différentes qui m'ont fait prendre conscience que le langage n'est pas une chose figée mais quelque chose que chacun, chacune peut s'approprier pour dire ce qui l'entoure, ce qui importe à ses yeux.

Après votre enfance à Villevenard, vous êtes partie ?

En effet, j'ai connu l'internat de jeunes filles à Épernay, presque monacal à l'époque, peu de sorties, le silence imposé, la fréquentation des garçons interdite. J'avais une anthologie des poètes du XIX^e, un volume de Baudelaire et le

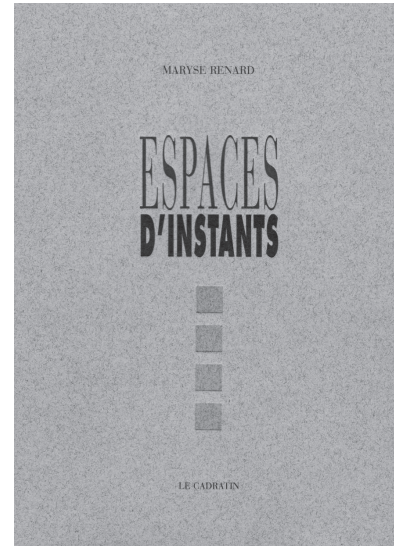
dictionnaire Larousse illustré. De bons compagnons d'évasion pour les longues heures d'étude.

Cette exploration du langage en fait ne vous a plus quittée ?

Oui, j'ai entrepris des études de russe, d'anglais, de linguistique que j'ai enseignée quelques années à ParisV. J'ai pu ainsi comprendre la langue comme un système intégré dans une société, comprendre que la notion de faute est relative et pas un crime contre la langue. J'ai pris confiance dans ma propre langue, puis est venue, trop tard pour en faire mon métier, l'audace de publier des écrits personnels.

Venons-en à vos écrits, en 1999 « Espaces d'instant », « Éclats de Patience », « Circ(q)ulades ».

J'avais du stock dans mes tiroirs. Et ce fut une aventure extraordinaire, une amie Marieke Kern van Weijk, peintre, m'avait demandé des textes pour des dessins qu'elle avait faits, ce fut « Cir(q)ulades »,

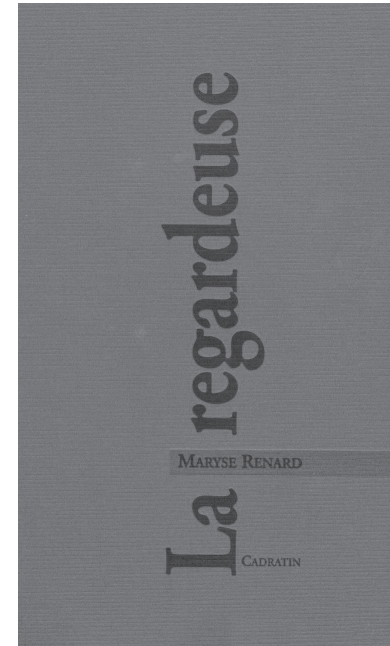


doc. 3 « Espaces d'instant » (1999)

puis elle m'a proposé de faire des dessins sur mes poèmes, ce fut « Éclats de Patience », une exploration du mot patience et enfin la rencontre avec un imprimeur éditeur fou de typographie qui fait de très beaux livres dans son atelier du Cadratin à Vevey.

« Espaces d'instant » (doc. 3) sont des moments où souvent tout se télescope : un lieu, une rencontre, un événement d'où découle toute une série de réactions, de vécus puis d'oublis. La présentation est particulièrement soignée. Les nouvelles sont groupées par ensembles matérialisés par une suite de carrés blancs et bleus.

J'ai voulu retenir le souvenir d'instant vécus qui m'avaient frappés. Quelque chose, parfois minime, comme par exemple une impression ressentie devant une couleur, a eu lieu dans un endroit précis. Espace et temps réunis parfois dans un éclair.

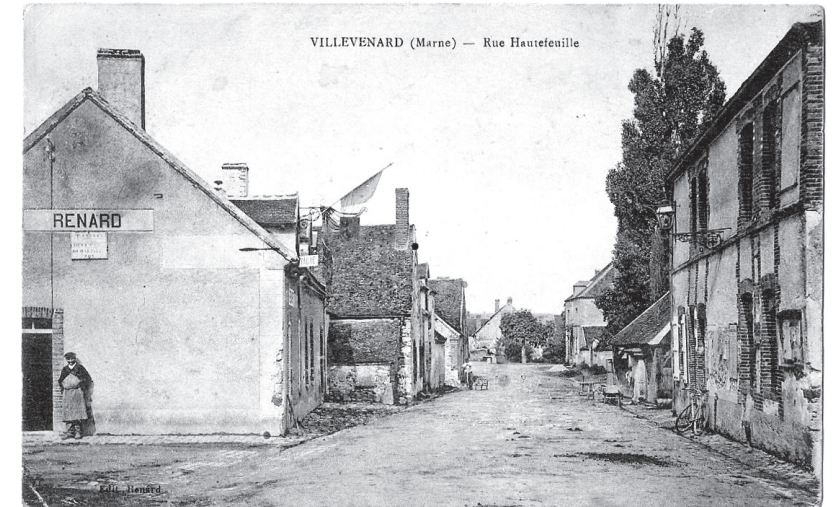


doc. 4 « La regardeuse » (2003)

Il y a eu « La Regardeuse » en 2003. (doc. 4) Ici, tout part d'un coup d'œil à une mansarde pour réactiver la mémoire de ce café épicerie où chaque pièce est une cage à souvenirs, « un éboulis de mots ».

Café, épicerie, restaurant, cinéma, bals, l'animation ne manquait pas. Un lieu de rencontre, on dit maintenant de convivialité, dans le village. La vie n'était pas si différente de la vie aux siècles précédents. (doc. 5)

Je suis très sensible aux lieux chargés d'histoire. À Villevenard nous sommes gâtés. Mais je regrette profondément le bétonnage des grottes néolithiques, soi-disant pour les protéger qui nous prive de tout un pan de l'histoire des lieux. J'ai le sentiment très fort quand je suis ici, d'être une passeuse qui a reçu un savoir et essaie de le transmettre, comme tous les gens qui écrivent dans cette revue, je crois. Un géographe, Élysée Reclus a écrit que les premiers monuments dont les hommes sont responsables sont les chemins qu'ils ont parcourus,



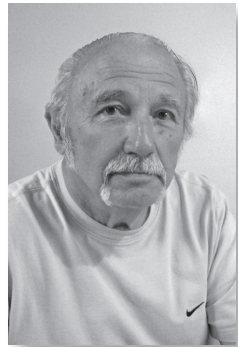
doc. 5 Le café épicerie avant 1914

tracés par leurs pas. Nos pas vont sur des chemins qui parfois remontent à la nuit des temps. C'est peut-être cela que l'on appelle avoir des racines, connaître l'histoire d'un lieu et sentir que le passé continue à habiter le présent et l'enrichit, lui donne une profondeur, aide à mieux comprendre. Ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas promener mes racines ailleurs.

Parlez nous de vos projets.

Je termine un livre composé de trois récits et un poème, autour du tissu ou d'un vêtement, que je voudrais intituler « La Chiffonnière » : *La nappe historiée*, autour de la famille de Baye, *Les gants de Céline*, ma Grand-mère qui habitait Oyes, *Le tchador rose* qui parle de la famille de mon mari d'origine iranienne. Une famille noble avec des traditions ancrées dans l'histoire. Une famille de paysans qui ne laisse guère de traces que dans la mémoire de proches mais tout aussi inscrite dans l'histoire, mais l'histoire muette des petites gens.

Une famille iranienne très imprégnée par la tradition musulmane, pas celle que l'on nous présente maintenant qui est caricaturale, mais une tradition pleine de tolérance et de générosité.



Poésies

par Georges VALLADIS

Chut !

C'est quand tu fais silence,
Que je comprends tes yeux.
Il y a dans se taire,
Un alphabet sans mot.
Pareil et tout nouveau
À chaque temps de lire.

Langage à quatre mains,
Des muses et des lyres.
Pianissimo forte,
Des gammes au délire.

Mélange d'un éclair,
D'un ciel,
D'un refrain.

Dans un lit de rivière,
Fontaine de jouvence,
Le courant passe bien
entre les rives blanches.

Dans l'aire d'une chambre...
Matelassée de nuits
Tes yeux chantent l'amour

Point d'orgue du silence.

J'ai quatre vains ans

Le temps passe
Mais les oeufs durent*

Les eux durent...
Mais moi ?

Je suis dur
De la feuille
De la vue
Et de la comprenette

J'ai perdu
La mémoire
Mes illusions
Mes devoirs

Nous sommes...
Le combien ?
Je sais plus
Le prix du jour !

J'ai mal partout
Au corps
Au coeur
Au mâle
Pourtant !
En couci-couça
Des ans
Je vous aime
Zaime tant

À la vie
Ah... la mort

* dixit Francis Blanche



La Moussaillonne ...et autres contes

par Élisabeth DEMEUE

**La Moussaillonne
...et autres contes**
Michelle Régnier
Edition du Ver Luisant
1999

Corrèzienne d'adoption, Michelle Régnier est née à Sézanne il y a une cinquantaine d'années. Sept contes illustrent son recueil.

La Moussaillonne est un conte très poétique qui raconte l'histoire d'un bateau dont la cale recèle les larmes de la moussaillonne lorsqu'elle était enfant. Ce n'est qu'après un long voyage en mer et à travers le temps que les larmes pourront se répandre et rendre le sourire à la moussaillonne.

Touhi est un garçon qui a reçu de son père un secret qu'il ne doit transmettre qu'à ses propres fils. Mais le secret est farceur, se transforme, et oblige Touhi à traverser les Alpes pour aller à Rome.

Les « Doux Doux » sont les peluches de Noël qui, en offrant à deux petites souris la chance de voyager, vont permettre à celles-ci de se rendre compte qu'il faut profiter du temps présent et ne pas nager à contre courant sous peine de passer à côté de l'essentiel.

Mawa est un petit garçon qui, quand il lit son livre préféré, voit

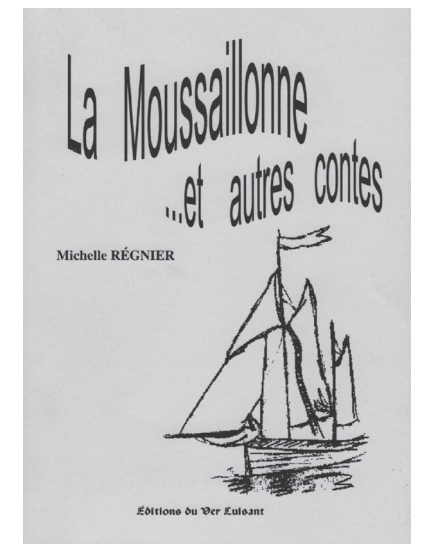
les feuilles s'envoler dans le verger ! Ce n'est qu'une fois adulte qu'il retrouvera bien haut perchées toutes les pages de son livre...

Le chat et la Rebelle. Un chat rencontre une personne qui le comprend et lui fait faire des choses qu'un chat ne sait pas faire ordinairement. Il va même aider la rebelle à se marier...

L'Homme au parapluie se retrouve sous terre après avoir voulu replanter trois fleurs. Son voyage souterrain lui permettra de trouver sa vocation.

Lyse et Ledaure sont deux elfes des bois qui vont se rencontrer et construire une maison dans la forêt...

Le moins que l'on puisse dire est que Michelle Régnier ne manque pas d'imagination. Destinés aux petits (...mais pourquoi pas aussi aux grands !) ses sept contes ont parfois une morale ; parfois simplement ils ont pour but d'éveiller la curiosité. Ce qui est certain, c'est que les enfants ne manqueront pas de prolonger ces histoires par de multiples questions, et créeront eux-mêmes des suites à La Moussaillonne. Le voyage n'est-il pas le but de tout marin... même d'eau douce ?





Un romancier aux Essarts-les-Sézanne

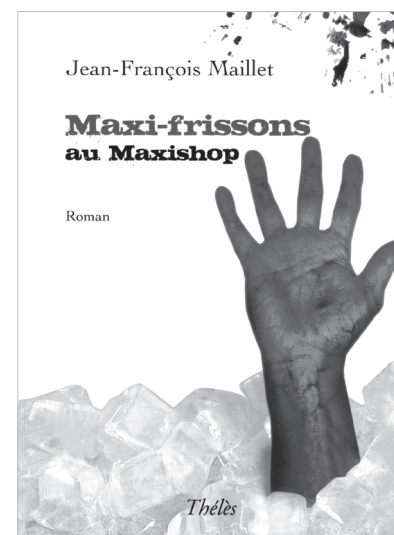
par René GUYOT

Maxi-frissons au Maxishop
Jean-François Maillet
Thélès
2008

Jean-François Maillet habite aux Essarts-les-Sézanne, comme les deux héros du livre. Sa complicité avec le Centre d'Étude du Pays Sézannais remonte presque au tout début de sa fondation. D'abord, en tant qu'auteur, il a produit une série d'articles sur la première guerre mondiale aux environs d'Esternay dans la revue locale « Du Pays Sézannais ». Trois textes sont déjà parus, dans les numéros 3 à 5. Puis, ainsi que chacun sait, il a été l'initiateur de l'équipe de chanteurs « Les Petits Marins du Grand Morin », activité qui a ressurgi sur ses contributions littéraires. De fait, les numéros 7 à 10 ont été honorés d'une présentation très personnelle des groupes successivement : « Bridge-Out », « Kenavo », « Sol'stis »... et bien sûr « Les Petits Marins du grand Morin ». Le style appartient au registre de la nostalgie et de l'amour de la mer, de l'humour aussi, et de la gouaille un peu. Pas étonnant que Denis et Étienne, les principaux personnages du roman dont nous allons parler, écoutent de la musique bretonne (plutôt moderne). Pour en savoir plus sur l'association que Jean-François a créé, il faut se reporter à « Du Pays Sézannais » 9 de septembre 2008, page 42, donnant quelques informations sur les associations ayant participé au premier Forum culturel du Sud-Ouest-Marnais en 2007. Même si l'on ajoute qu'il est instituteur, on est loin d'avoir

tout dit sur l'homme. C'est avec étonnement d'abord, et avec plaisir ensuite, que l'on a pris connaissance de son nouveau projet dont l'aboutissement a donné le présent livre intitulé « Maxi-frissons au Maxishop ». C'est l'histoire de disparitions à répétition aux abords d'un super-marché. Le siège de l'intrigue se situe à Sézanne, avec des prolongements principalement dans les chefs-lieux de canton avoisinants : Anglure, Esternay, Fère-Champenoise, Montmirail. Cette façon de procéder fait penser aux œuvres d'un de ses collègues, Olivier Gautron, officiant à Vitry-le-François, et mettant en scène des acteurs bien implantés dans des endroits symboliques de son secteur, en tout cas bien connus (exemple, l'usine Omya). Cela n'est pas pour déplaire aux lecteurs, qui se retrouvent et qui découvrent... tant l'œil de Jean-François Maillet est perspicace. Notre vision en effet de notre environnement est recadré (en sachant cependant que l'auteur ici ne prétend pas faire œuvre d'historien ni de journaliste). L'histoire est prenante et on s'y engouffre complètement, quasiment à notre insu. Le style est simple, le vocabulaire est cru, ainsi qu'il sied à certains personnages « basiques ». On rencontre de pauvres filles lubriques, des jeunes attardés buveurs à l'excès, un militaire que sa néanmoins courte carrière a copieusement abruti... toute une faune grave qui, sous des apparences de respectabilité minimum, cerne peut-être notre propre monde. L'intrigue, l'enquête, est excellemment menée. Dans la dédicace dont il décore mon

exemplaire, Jean-François Maillet annonce que « l'assassin est difficile à trouver ». En réalité, le fait d'avoir ouvert un chapitre, absolument étranger à l'histoire (les week-ends chez la tante), dévoile le mystère assez tôt. Comme si un devoir d'écolier était entaché d'un énorme hors-sujet. Cependant, en l'espèce, il ne s'agit pas, à fortiori d'un hors-sujet, et la copie qui aurait dû obtenir une note modeste, doit finalement être créditée d'une note maximum. Belle volte-face. Certes, par deux fois, notre attention est mise en défaut par la confusion des deux filles principales du roman, à travers l'inversion involontaire de leurs prénoms (Elsa et Camille). Ces remarques critiques, parce qu'elles demeurent extrêmement mineures, sont la preuve de la qualité de l'ouvrage. Je crois que nous attendons avec impatience une suite, ou une autre histoire, de la même veine. J'avoue enfin que ce n'est pas Simenon, ni Agatha Christie qui m'auront fait aimer le roman-policier... mais Jean-François Maillet.



REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier très chaleureusement toutes les personnes ayant participé à ce numéro :

. Les membres actifs du CEPS : Viviane Arnoux, Monique Béguin, René Bourgoïn, Florent Brisson, Danièle Cercellier, Margaux Charleux, François Gaspar, Josiane Gilson, Agnès Guesnon, René Guyot, Jean Maclin, Jean-François Maillet, Simon Makolondra, Monique Marquet, Alexandre Niess, Annette Prévost, Maryse Renard, Marlyse Rosay, Anaël Topenot, Jacqueline Touchais-Yanca, Georges Valiadis

. Les auteurs, autres que les membres du CEPS : Jean-Pierre Beal, Élisabeth Demeuve, Maurice Dervin, Éliane Geeraerts, Claudie Lepont, Albert Mathieu

. Les photographes, dessinateurs et apporteurs d'archives diverses : Catherine Alex, Jean-Luc Brocard, Maryse Charbaut, Christian Bart, Étienne Begouen, Monique Béguin, Denise Borgioli, Maurice Dervin, Gilles Gervasi, Josiane Gilson, René Guyot, Pierre-André Lestocart, l'association « Les Petits Marins du Grand Morin », Maryse Renard, Tomek Rossa, Jacqueline Touchais-Yanca

. Les diverses associations auxquelles sont membres les personnes ayant contribué d'une façon quelconque à ce numéro ; en particuliers : Centre d'Initiation à la Nature de l'Étoile, Chant'Morin, Ligue de Protection des Oiseaux, Mouvement Art Industrie, Les Petits Marins du Grand Morin

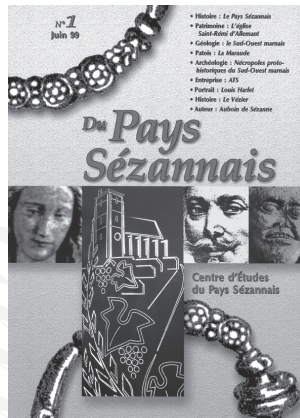
. Les partenaires annonceurs : Agence de la Gare, Adéquation, Art Floral, L'Atelier du Ménager, Aviva, Le Café des Z'arts, Café du Commerce, Cap Informatique, La cave des Lombards, Au Coffret Fleuri, Créatif Coiffure, La Croix d'Or, Champagne Maurice Dugay, Gorlicki Marie graphiste plasticienne, Établissement horticole Grosmort, Auto école Intersection, L'Institut centre d'esthétique, Entreprise de peinture Lorentz, La Magie d'Orient, Charcuterie Mariette, La Mezzanine, Montmirail Matériaux, 13' Original Coiffure, Optic 2000, Optique Médicale, Pourquoi Pas !, Le Relais Champenois, Établissements Renard, Rousseau Matériaux Esternay, Meubles Schumer, Sézanne Matériaux, Starn's Immobilier, Style et Passion

. Marie Gorlicki pour la conception et la réalisation technique

. L'imprimerie Lemaire et Thiebaut Sézanne

. Les librairies du pays sézannais

Ces anciens numéros sont disponibles et en vente dans les librairies du Pays Sézannais.



REVUE 1 (juin 1999)

René GUYOT

Le Pays Sézannais, un bref regard historique

Jean-Pierre RAVAU

L'église Saint-Rémi d'Allemant

Roger HENRY

Présentation de la géologie

du Sud-Ouest-Marnais

Jack OLLIVIER

La maraude

Gérard LEBLANC

*Les nécropoles protohistoriques à enclos des
plaines crayeuses du Sud-Ouest-Marnais*

REVUE 2 (juin 2000)

René GUYOT

Les monastères du pays sézannais

(première partie)

Gilbert HUGOT et Michel LINTZ

*Le « sentier de Mondement », circuit pédestre
des « Randonneurs du Sézannais »*

Emeric DELONG

*Chenilles et papillons,
une faune classique mais splendide*

René BOURGOIN

*Joseph Daru, un pionnier
de la distillation de la betterave*

Agnès GUESNON

Le fonds ancien de la bibliothèque de Sézanne

Anaël TOPENOT

*D'un peintre à un autre,
questions à Jean Campistron*

REVUE 3 (août 2001)

Joseph PUZO

La saga Axon' (première partie)

Michèle MOREAU

Les chemins des flotteurs de bois

René GUYOT

Les monastères du pays sézannais (suite)

Monique BÉGUIN

Épine blanche ou épine noire ?

Jean RAHIR

La libération de Montmirail

Jack OLLIVIER

Les buveurs

REVUE 4 (décembre 2002)

Monique BÉGUIN

*L'aillet superbe et la grande douve, deux
plantes protégées des marais de Saint-Gond*

René GUYOT

*Le blason de Macheret, les armes de Salazar et
la seigneurie de Saint-Just*

Jean-François MAILLET

*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay (deuxième partie)*

René BOURGOIN

Louis d'Ambrugeac, pair de France à Nogentel

Hugues LOUVET

Le Pays Sézannais, terre d'orchidées

Annette PRÉVOST

*ATS, parcours dynamique dans la sphère de la
haute technologie*

René BOURGOIN

Louis Harlet, héros de l'épopée napoléonienne

Jean-Marie VIVENOT

Ecrire l'histoire de sa commune, Le Vézier

Daniel QUÉRUEL

Auboin de Sézanne, une pastourelle

Jean-Claude MANCIAUX

400 ans d'histoire du collège de Sézanne

Vincent DESBROSSE

*Histoire de Bannay, Baye et Talus-Saint-Prix,
des origines au XIII^e siècle*

Jean MACLIN

Champagne pouilleuse... Champagne sèche...

Champagne crayeuse

Christian MARIN

*Lafarge Refractories. Une implantation
locale, une ambition mondiale*

Ginette LEBLEU

Petit lexique des mots en patois en Biardois

Hugues LOUVET

*Champignons, de la recherche à
la consommation*

René BOURGOIN

*Guillaume Marie Anne Brune, maréchal de
France au destin tragique*

Julien PINARD

Mémoires

Monique MARQUET

À propos de notre pain quotidien

Claudie LEPONT

Entretien avec Jean Bidault

Jean-François MAILLET

*La bataille de la Marne dans le
canton d'Esternay*

Michel BÉNARD

Daniel Diebold, les silences de l'absence

Florent BRISSON

L'église Notre Dame de Corroy

Philippe NUSSBAUMER

Langlois de Sézanne Claude Louis, 1757-1840

Sandra MIGUEL

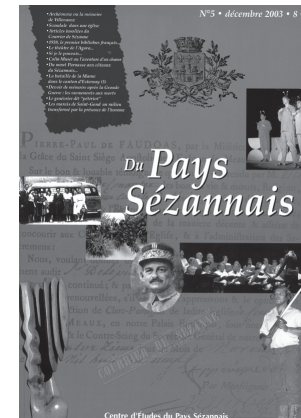
*Le rôle des abbayes dans la mise en valeur des
marais de Saint-Gond*

Marianne BARCELOT

La halle de Sézanne

Joseph PUZO

La saga Axon' (suite et fin)



REVUE 5 (décembre 2003)

Jean-Claude TERILLON

*Archéonoxe ou la mémoire de Villenaux ;
conflit pour une banalité*

René BOURGOIN

Scandale dans une église

René COLLET

Articles insolites du courrier de Sézanne

Agnès GUESNON

*1938, le premier bibliobus français : la
création d'Henri Vendel à Châlons sur Marne*

Claudie LEPONT

*Le théâtre de l'Agora ; 1973-2003 :
30 ans sur les routes*

Georges VALIADIS

Si je pouvais...

Élisabeth QUIGNARD

« Colin Muset » ou l'aventure d'un chœur

REVUE 6 (avril 2005)

LES RÉCOLLETS DE SÉZANNE : DES MOINES AU PATRIMOINE

René GUYOT

Sézanne, une ville foisonnante d'histoire

Annette PRÉVOST

*Les Récollets, une émanation de
l'ordre franciscain*

François GASPARD

Dans les pas des premiers Récollets

René GUYOT

La vie des Récollets de Sézanne

Agnès GUESNON

Les Récollets célèbres de Sézanne

René BOURGOIN

*L'Hôtel-Dieu s'installe dans les locaux du
monastère à la révolution*

Simon MAKOLONDR

De l'Empire à la seconde Guerre mondiale

Jean-Pierre TASSE

*Des transformations successives configurent
l'hôpital actuel*

Jean-Pierre RAVAU

La construction des Récollets de Sézanne

REVUE 7 (juin 2006)

Jean-François MAILLET

*La bataille de la Marne dans le
canton d'Esternay. Courgivaux.*

Monique BÉGUIN

En herborisant dans nos murs.

Alexandre NIESS

*Le château de Mareuil-en-Brie
et la famille Durant (1802-1836)*

Christian WOJNAROWSKI

L'histoire du Sport Athlétique Sézannais

Maurice DERVIN

*1916-1918 : les Russes en France.
84 ans plus tard, Pleurs se souvient.*

Florent BRISSON

*La brasserie « la champenoise ». Ou quand
Fère-champenoise faisait mousser sa bière...*

Anaël TOPENOT

*Du mont Parnasse aux coteaux du Sézannais ;
Anaël Topenot, « peintre de l'industrie » et
Janez Zorko sculpteur*

Jean-François MAILLET

*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay (Escardes)*

Alexandre NIESS

*Devoir de mémoire en Sézannais après la
Grande Guerre : les monuments aux morts*

Monique BÉGUIN

Le génévrier dit « pétériot »

Frédéric SALAÛN

*Les marais de Saint-Gond : un milieu
transformé par la présence de l'homme*

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

Histoires de clochers

Laurence MARQUET

Les vitraux de la chapelle

Frère DANIEL

*La place de l'image chez les récollets
au XVII^e siècle*

François NICOLLE

Les tableaux de Frère Luc

Mélanie MOITRIER

*Les biens mobiliers de l'ancien couvent
de la chapelle*

Jean-Louis HARMANT

*Les Récollets un joyau qui s'insère dans
le patrimoine sézannais*

Marc PALERMINI

*L'état actuel des dégradations
et l'urgence de restauration*

Andrée AUBÈS

La chapelle au bois dormant

René BOURGOIN

*Le séjour de Marie-Françoise de Beauharnais
à Sézanne (1816-1822)*

Jean-François MAILLET

La musique en pays sézannais (1)

« Bridge Out » : Rock in Champguyon

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA

*Émile Gastebois, dessinateur lithographe sézannais
(Sézanne 1853 - Paris 1882)*

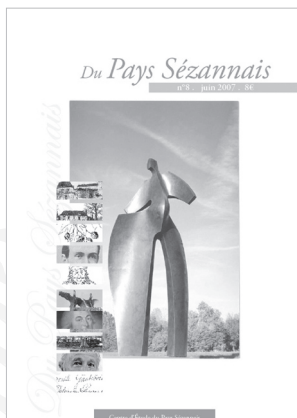
René GUYOT

Le « relevé patrimonial rural »

*S. GRAS, MCH, V. BELL, G. VALIADIS
écrits de l'atelier « Les mots dans le vent »*

René GUYOT

Salut et fraternité



REVUE 8 (juin 2007)

introduction de Jean-François MAILLET,
récit de M. Stanislas FOLLIET
*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay. Châtillon-sur-Morin.*

Bernard STEULET
La Forêt domaniale de la Traconne

Monique BÉGUIN
Connaissance des arbres de la Traconne

Alexandre NIESS
*Un angluriot au Palais Bourbon : Pierre Eugène
Gustave Forgeot (1888-1956)*

Gurvan LLYWELLYNHYNE
aidé de Jean-François MAILLET
*La musique en pays sézannais (2) :
Breizi Rock Ar Pleurs (rock breton à Pleurs)*

Anaël TOPENOT
*D'un artiste à l'autre... William Noblet
sculpteur-plasticien*

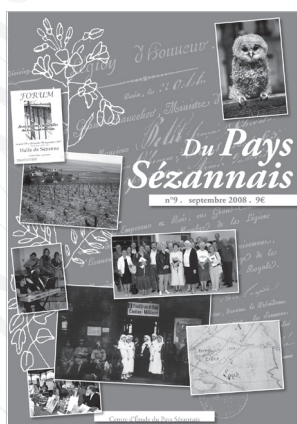
Charles-Maurice LAPRUN
*Un champenois à la bataille de Yorktown : le
général Pierre Laprun*

Albert MATHIEU
*L'explosion de 1957 en gare de Sézanne
(cinquantième anniversaire)*

introduction de René GUYOT suivi d'un
écrit et de propos recueillis par Jacqueline
TOUCHAIS-YANCA

Georges VALLADIS
L'apogée du vide. Dès Potiron-minet.

D. CERCELLIER, R. GUYOT, M. CHARLEUX,
J. TOUCHAIS-YANCA
Notes de Lecture



REVUE 9 (septembre 2008)

René BOURGOIN
en collaboration avec de Josiane GILSON
Le domaine des Épées

Maryse RENARD
Les dames de Baye

François KURRIS S. J.
*Emond Auger (1530-1591), un jésuite de notre
terroir et sa formation humaniste*

Michel STEMPIAKOWSKI
La Culture à ses Racines

Éliane GEERAERTS
Connaitre et accueillir les oiseaux de nos jardins

René GUYOT
*Les associations culturelles du pays Sézannais
en fête*

Maurice DERVIN
Pleurs, de la Révolution à l'Empire

Jean-François MAILLET
Le groupe Sol'stis

Georges VALLADIS
Garde-à-vous... Repos ; Feuille

Monique BÉGUIN
Balades en Traconne

É. DEMEUVRE, R. RAOUL, K. KONIYSHOK
Notes de Lecture